

PER  
A-76  
CON

# L'ABEILLE

*Revue mensuelle de la Jeunesse*

LES FRERES DE L'INSTRUCTION CHRETIENNE, LA PRAIRIE, P. Q.



MARS 1947

Vol. XXII — No 7



ITE AT JOSEPH

ALLEZ A JOSEPH

# TABLE DES MATIERES

<i>Un écolier avisé</i> .....	194	<i>Héroïsme obscur</i> .....	210
<i>Allez à Joseph</i> .....	195	<i>C'est dix sous</i> .....	213
<i>Numéros chanceux</i> .....	195	<i>Fleurs de sang</i> .....	214
<i>Je me souviens</i> .....	196	<i>Un élève de Durer</i> .....	218
<i>Martyrs du Christ</i> .....	198	<i>Famille Joseph Bouvier</i> .....	221
<i>Frère Théophile</i> .....	201	<i>Beaux exemples</i> .....	221
<i>Histoire d'une tabatière et d'une pipe</i> .....	202	<i>Que sont-ils devenus?</i> .....	222
<i>Jean-Marie de la Mennais</i> .....	203	<i>Bricolage... Rions un peu</i> .....	223
<i>L'aluminium</i> .....	206	<i>La sœur aînée (mélodie)</i> .....	224
<i>Votre profession?</i> .....	207	<i>La famille B. Beauchemin</i> .....	224
<i>Pour avoir dit la vérité</i> .....	248		

## UN ECOLIER AVISE

On cite une curieuse anecdote sur l'enfance de *Cleveland*, ancien Président des Etats-Unis.

Etant écolier, il avait commis une petite incartade pour laquelle il avait encouru une punition de plusieurs coups de règle sur le poignet. Avant son entrée dans la classe, l'écolier s'était sali les mains en jouant dans la rue. Quand le maître l'appela pour lui infliger sa punition, le jeune *Cleveland* était bien embarrassé et il ne trouva rien de mieux à faire que de se laver la main droite à la façon des chats; mais il paraît que l'opération ne réussit pas, car le maître dit, en voyant la main que le gamelin avait cependant bien frottée le long de son pantalon :

"Si tu peux trouver dans toute l'école une main aussi sale que la tienne, je lève ta punition".

*Cleveland* ne se le fit pas répéter, et montrant sa main gauche, qu'il avait jusque-là soigneusement cachée derrière le dos, il répondit victorieusement: "Eh bien! en voici une!"

Le maître tint parole et ne put s'empêcher de rire.

## CONNAISSEZ-VOUS CES DEUX VOLUMES ?

- a) "*Restons chez nous*", par Damase Potvin.  
Beau volume in-8 broché de 221 pages.
- b) "*Propos canadiens*", par Mgr Camille Roy,  
volume in-8 broché de 192 pages.  
Edités par la *Librairie Granger Frères Ltée.*  
Prix : 75c; par la poste 85c.



UN MOULIN A VENT SOUS LA NEIGE.  
REPENTIGNY, P. Q.

## UN BEAU CHEUR PARLE POUR LE CAREME :

"*Le vrai Pain du Ciel*", (ou la multiplication des pains) pour le 4<sup>e</sup> dimanche du carême.  
Prix : 5c. l'unité; 35 c. la douzaine;  
2c. l'unité pour 50 exemplaires ou plus.  
S.V.P. — Envoyer le montant requis avec la commande.

## L'ABEILLE

Paraît tous les mois, juillet et août exceptés.

Publiée avec l'autorisation de Son Exc. Mgr l'évêque de St-Jean, et la permission des Supérieurs.

Directeur : Frère ARATOR-JOSEPH, La Prairie, P. Q.

Une messe est dite tous les mercredis aux intentions des abonnés.  
Enregistrée au CANADA comme matière postale de seconde classe.

# Allez à Joseph

L'Eglise a voulu dédier chacun des mois de l'année à la garde d'un patron céleste pour stimuler notre dévotion et nous aider à pratiquer les vertus dont il nous donne l'exemple.

Ainsi juin est consacré au Sacré-Cœur de Jésus, mai et octobre à Marie, janvier à l'Enfant-Jésus et mars à saint Joseph, le "noble époux de Marie".

Joseph est un parfait *modèle de foi* en Dieu et d'*obéissance* à sa sainte volonté. Avec quelle promptitude il obéit à l'ordre de l'ange qui lui commande de prendre l'Enfant et sa Mère et de fuir en Egypte !

Joseph est un *modèle d'espérance*. Il compte sur la protection divine et supporte toutes ses épreuves, toutes ses peines, avec joie, résignation et amour.

Si, à l'approche de Marie, Jean-Baptiste a été sanctifié dans le sein de sa mère, et si, à reposer sur le cœur du divin Maître, saint Jean a puisé un si grand amour pour Jésus, quelle ne dut pas être la *charité de Joseph*, choisi par Dieu pour être le père de Jésus et l'époux de Marie Immaculée ! Sa vie s'est passée auprès du doux Sauveur; il l'a

bercé dans ses bras; il a écouté ses mots d'enfant et l'a initié à son rude métier. En retour il a été encouragé dans sa tâche de chef de famille par les caresses et les baisers de l'Enfant-Jésus, et le sourire de la Vierge très sainte.

Au soir de sa vie, il rendit paisiblement son âme à Dieu, assisté de Jésus et de Marie. C'est pour cela qu'il est par excellence le patron de la bonne mort.

Nul ne mena une vie plus humble que Joseph. Il ne s'est jamais vanté de posséder les deux plus beaux trésors de la terre : Jésus et Marie, et l'Evangile ne rapporte aucune de ses paroles.

Pendant ce mois de mars, allons souvent à Joseph avec la plus grande confiance. Demandons-lui de veiller sur notre famille, sur notre enfance; de nous protéger contre tous les ennemis de notre salut; de nous aider à connaître et à suivre notre vocation.

Demandons-lui également de venir nous assister avec Jésus et Marie à notre heure dernière, afin de faire une bonne mort et d'aller sans retard au ciel chanter les louanges divines.

F. A.-J.

## FAVEUR OBTENUE PAR SAINT JOSEPH

Le fait suivant vient de se passer à Chicago, assez récemment, et est relaté par Dale Harrison.

Une petite Sœur des Pauvres entra un jour chez un boulanger pour lui demander quelques pains pour ses protégés, promettant de prier saint Joseph pour lui s'il voulait l'obliger.

Le boulanger hésita quelques instants, puis se décida à lui donner quelques miches de sa maigre provision.

"Je ne connais guère votre saint Joseph, dit-il, mais si par hasard il a quelque influence sur les marchands de farine, je lui serais bien reconnaissant, car nous autres boulangers, nous avons autant besoin de farine que les pauvres de pain. Si donc saint Joseph peut m'obtenir de la farine, je vous donnerai tout le pain qu'il vous faut."

La petite sœur sourit et accepta le don. Elle avait à peine franchi le seuil de la boulangerie, que le boulanger recevait le télégramme suivant :

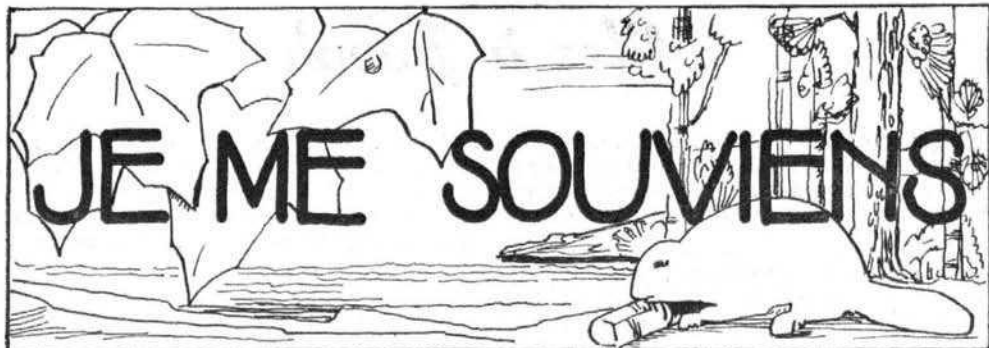
"Par une chance exceptionnelle, nous pouvons vous donner un char de farine. Il est déjà en route."

Coincidence remarquable : le télégramme venait de *Saint-Joseph*, Missouri.

## NUMEROS CHANCEUX DE FEVRIER

378	2688	5229	7539	9949
609	2919	5460	7770	10180
840	3381	5691	8001	10411
1071	3602	5922	8232	10632
1302	3843	6153	8463	10863
1531	4074	6384	8694	11184
1764	4305	6615	8925	11415
1895	4536	6846	9156	11646
2226	4767	7077	9387	11877
2457	4998	7308	9618	12198
12429	15639	18849	22059	25269
12750	15960	19160	22380	25592
13071	16281	19491	22701	25911
13392	16602	19812	23022	26232
13713	16923	20133	23343	26553
14034	17244	20454	23664	26874
14355	17567	20775	23985	27195
14676	17886	21096	24306	27516
14997	18207	21417	24627	27837
15318	18528	21738	24948	28158

Avez-vous gardé précieusement toutes vos Abeilles ?  
— LES VRAIS numéros chanceux, les GAGNANTS paraîtront dans "L'Abeille" d'avril... Surveillez votre chance.



Femme d'esprit...

Femme de tête...

Femme de cœur...

Une fée m'apparut une fois, en rêve, tenant en ses mains diaphanes trois cassettes dorées. Sur la première, brillaient ces mots : FEMME D'ESPRIT; sur la deuxième, FEMME DE TETE; enfin, la troisième portait aussi en exergue l'inscription FEMME DE CŒUR. J'ouvris le premier coffret. Il contenait un délicat parchemin aux lettres d'or. "Lisez, me dit la fée."

La FEMME D'ESPRIT a la faculté de concevoir ses pensées avec rapidité. Elle découvre, en un instant, sur l'objet qui se présente à son observation, des idées justes et

personnelles. S'agit-il d'une vérité à étudier? Les notions apprises précédemment surgissent, claires et lucides, à sa mémoire; les motifs de crédibilité, les objections, les réfutations et les preuves naissent aussitôt dans son intelligence. Le devoir à accomplir se montre à elle avec ses avantages et lui fait entendre tout de suite les raisons pour lesquelles il doit être exécuté! Sur les événements sociaux ou les menus incidents de la vie ordinaire, elle porte aussi un jugement solide et éclairé. Mais il y a plus. La femme d'esprit a le talent d'exprimer ses idées avec une adresse exquise. Elle a des termes ingénieux où se révèle la finesse de son esprit; des expressions originales où perce le génie personnel; des mots précis, pleins d'art et de chaleur. Cette femme peut rendre à la société des services précieux par les écrits qu'elle laisse à la postérité. Telle se révéla Madame de Sévigné dans ses incomparables lettres à sa fille; telles nous apparaissent encore aujourd'hui nombre de femmes écrivains qui apportent dans le monde des lettres les richesses d'une fine spiritualité.



FEMME D'ESPRIT

J'ouvris aussi la deuxième cassette et sur le vélin doré je lus : "La FEMME DE TETE possède l'esprit d'ordre et de discipline. Elle sait diriger un foyer avec méthode; chez elle le hasard ne commande jamais les actes; tout le détail des jours est sagement fixé en un règlement qui empêche le vaillle que vaillle. L'ordre règne dans le ménage, dans les divertissements nécessaires. Cet ordre produit le calme dans lequel tous les membres de la famille déploient librement leur activité. Elle est en outre douée d'un

admirable sang-froid et elle domine les situations les plus diverses et les plus critiques. En un mot, la femme de tête a l'art du gouvernement. Elle est précieuse pour créer des œuvres agissantes et elle exerce dans son milieu une influence profonde en provoquant autour d'elle une certaine admiration ou en inspirant un peu de crainte."



FEMME DE TÊTE

La troisième cassette contenait un feuillet rouge où je pus lire : "Si vous possédez le courage et l'ardeur, vous serez une FEMME DE CŒUR : courage dans les tâches monotones, obscures parcelles de la volonté divine; courage dans la défense du droit, de la justice et de la vérité; courage quand l'épreuve abat, quand les forces déclinent; courage partout et toujours; ardeur au travail du corps et de l'esprit, à la prière et au sacrifice. La femme fut créée pour aimer, pour se donner, pour souffrir. Cette vocation exige du courage et de l'ardeur pour être bien accomplie, tout entière, sans fléchissement. Une femme de cœur, c'est donc une femme telle que Dieu la veut; c'est presque la seule dont le monde ait réellement besoin. Certes, il ne faut pas dénier à la femme d'esprit le bienfait de ses lumières mais si cette femme ne possède, en même temps que sa vive intelligence, le dévouement et l'amour, son influence ne saurait être durable. Il ne faut pas non plus mépriser la femme de tête : L'esprit de direction est nécessaire; mais si une femme n'est influente que par l'autorité de l'esprit, si elle ne règne pas aussi par le cœur, son

influence ne sera ni profonde ni durable.

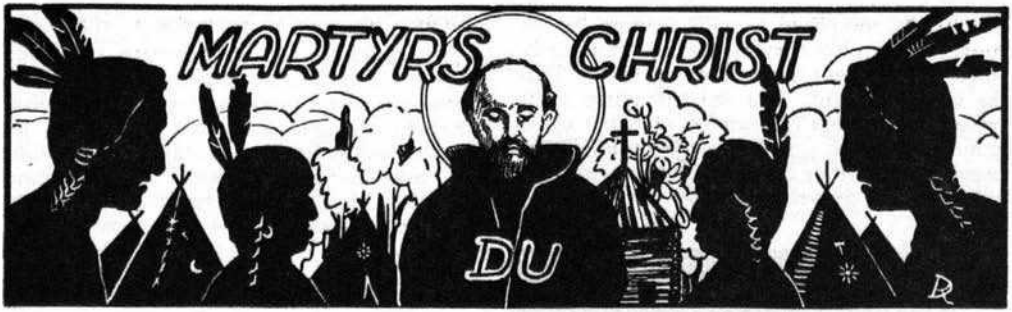
A part les traités de littérature, qui nous rappelle les grandes femmes d'esprit ? Quel souvenir reste-t-il dans le monde d'une reine Elizabeth d'Angleterre, vraie femme de tête ? Les seules qu'on n'oublie pas, ce sont les "filles au grand cœur", les Jeanne d'Arc, les Marie de l'Incarnation, les Jeanne Mance; ce sont surtout nos bonnes mamans qui puisèrent bien plus dans leur cœur que dans leur esprit les leçons de foi qu'elles nous enseignèrent sur leurs genoux, leçons qui ont réjoui notre enfance, guidé notre jeunesse et qui seront encore au soir de notre vie, comme un phare lumineux nous conduisant au port de l'éternité."

Je replaçais les parchemins... je refermais les cassettes... — "Laquelle de ces trois femmes préférez-vous", me demanda la fée.

— "Certes, répondis-je, être à la fois femme d'esprit, femme de tête et femme de cœur serait l'idéal. Il faut même aspirer à posséder toutes les qualités du cœur et de l'intelligence puisque c'est un devoir de mettre "comme une étoile au-dessus de sa vie, le perfectionnement de soi-même." Cependant, je préfère la FEMME DE CŒUR. La mission de la femme est avant tout une mission d'amour; si les dons de l'esprit lui sont utiles, voire nécessaires, les dons du cœur lui sont sans contredit les plus indispensables. La mission de la femme est une mission de dévouement quotidien à des besognes souvent fort prosaïques. Quel levier placera ces besognes sur le plan supérieur où elles apparaîtront dans la beauté ? L'amour d'un cœur généreux opérera seul cette merveille et c'est ce que je vous souhaite à toutes, jeunes filles de mon pays."



FEMME DE CŒUR



## EVASION

Au début de mai, Jogues, pour la première fois, alla visiter les établissements hollandais à Rensselaerswyck. Il était accompagné de sa "tante", de Goupil et de Jean, tous heureux de revoir les blancs.

Jogues eut des entretiens avec le gouverneur Van Corlaer et le ministre réformé Johannes Magapolensis. Ceux-ci s'intéressèrent à son sort et essayèrent à nouveau, mais en vain, de racheter le prisonnier.

Le Père Isaac écrivit au gouverneur Montmagny pour l'informer de la violence accrue des Iroquois. Il confia cette lettre à un guerrier mohawk qui jura de la porter à destination.

Durant tout son séjour parmi les Hollandais, Ondessonk fut étroitement surveillé par les Mohawks qui le ramenèrent dans leur pays. Chaque jour lui apportait la nouvelle de combats sanglants entre les Iroquois d'une part, les Algonquins, les Hurons et les Français, de l'autre.

Les Iroquois avaient maîtrisé les Algonquins et les Montagnais et dévastaient le pays huron. Ils ne craignaient même plus les Français et leurs bandes guerrières rôdaient autour des habitations de Montréal et de Trois-Rivières. Pendant ce temps, Jogues souffrait toujours chez les Iroquois. Sa "tante" cherchait une occasion de le délivrer. Elle lui apprit qu'il repartirait avec elle et les siens pour la pêche et qu'ils passeraient quelques jours chez les Hollandais. Elle lui conseilla de tenter une évasion.

Jogues croyait que son devoir était de rester parmi les sauvages et il cherchait à écarter toute autre pensée. Il partit donc, le 31 juillet avec sa "tante" et, deux jours après, entra au Fort-Orange.

Van Corlaer et le Dominie Megapolensis accueillirent le Jésuite avec grande bonté.

Ils l'invitèrent à dîner avec eux. Le gouverneur essaya de nouveau de racheter le Père Jogues. Il offrit des présents aux Iroquois, mais ceux-ci ne promirent pas de relâcher leur prisonnier.

Le directeur de la colonie conseilla alors au Père Jogues de s'échapper en lui promettant de l'aider de tous les moyens en son pouvoir.

Pendant son séjour à Rensselaerswyck, Jogues vit un jour arriver une bande de sauvages vociférant des imprécations et jurant la mort d'Ondessonk aussitôt son retour à Ossernenon. Le Père apprit que sa lettre à Montmagny avait été portée au fort Richelieu. Après la lecture de cette lettre, les Français avaient bombardé les sauvages qui étaient revenus furieux contre Ondessonk qui, disaient-ils, les avait trahis.

Van Corlaer comprit que le Père serait infailliblement massacré si on le laissait retourner à Ossernenon. Il vint donc trouver Jogues au camp iroquois et lui dit : "Pourquoi n'essayez-vous pas de vous sauver ? Il y a un vaisseau dans le port, qui met à la voile dans quelques jours ; échappez aux sauvages et allez vous cacher à bord, vous serez emmené en Virginie et, de là, en France."

Jogues se prit à hésiter. Devait-il retourner chez les barbares ou profiter de la chance de s'enfuir que lui offrait le gouverneur hollandais ? Il demanda une nuit pour réfléchir.

Resté seul, il pria longtemps. Ses hésitations s'en allaient. S'il retournait chez les Mohawks, ceux-ci le tueraient non en haine de la foi, mais à cause de la lettre qu'il avait écrite.

Lorsque vint la nuit, une douzaine de sauvages conduisirent Jogues dans une grange pour y passer la nuit. Eux s'étendirent et s'assoupirent aussitôt. Lui passa la nuit à prier et à réfléchir. Les Hurons chrétiens s'é-

taient presque tous enfuis. Goupil et Couture et Jean étaient en sécurité et avaient promis de s'enfuir également. Son ministère auprès des Mohawks semblait terminé pour le moment. A l'aube, Jogues était décidé à tenter l'évasion.

Il sortit en même temps que les sauvages et se rendit chez Van Corlaer pour lui dire qu'il acceptait de s'enfuir. Celui-ci parut très content et fit venir le capitaine du vaisseau hollandais. Le marin promit de cacher le Français et de l'emmener sain et sauf à Bordeaux.

Van Corlaer conseilla à Jogues de retourner chez les Mohawks et de se glisser durant la nuit jusqu'au fleuve où une chaloupe l'attendrait. Il passa le reste du jour avec les sauvages et se coucha de nouveau dans la grange avec eux. Cette grange était la propriété d'un riche fermier hollandais qui avait épousé une femme mohawk. La maison communiquait avec la grange par une porte intérieure, une autre porte donnait sur la cour. Jogues prit note de ces détails afin de préparer sa fuite. Lorsque les Mohawks se furent endormis, Isaac enjamba les corps étendus et se glissa dans la cour. Malheureusement il n'avait pas compté avec les chiens de garde qui aboyèrent et se jetèrent sur lui. L'un d'eux le mordit à la jambe. Les Mohawks réveillés en sursaut accoururent. Le fermier hollandais conduisit Jogues dans sa maison, pansa sa plaie d'où le sang s'échappait et, pour éviter la rage, y introduisit des poils du chien qui l'avait mordu. Il banda le tout solidement et renvoya Ondessonk dans la grange. Les Mohawks fermèrent solidement la porte et le firent coucher entre deux d'entre eux.

Jogues étouffait. Il paraissait impossible de s'évader. Quand le matin se leva, un serviteur entra dans la grange; Isaac se faufila vers lui; d'un geste, il fit signe d'attacher les chiens, puis il courut vers la rivière.

Moitié courant, moitié boitant, il parvint jusqu'à la chaloupe amarrée sur la rive. Il se retourna : personne. L'alarme ne paraissait pas encore avoir été donnée. Il essaya de pousser au large la chaloupe échouée dans le sable. Il n'y parvint pas. Craignant toujours d'être rejoint, il héla le navire, mais ne reçut pas de réponse. Il se recommanda à Dieu, fit des efforts désespérés et réussit enfin à pousser la barque dans l'eau.

Il rama vers le navire, escalada l'échelle de corde et se trouva bientôt sur le pont. Le capitaine le reçut aimablement et lui promit de le tenir à l'abri des Mohawks. Aucun sauvage ne paraissait avoir remarqué la fuite du

Père car la rive était déserte. Pour plus de sûreté, le capitaine conseilla à Jogues de se cacher dans la cale du navire.

La fuite d'Ondessonk causa tout un émoi chez les Mohawks. Ceux-ci parcoururent les rues de la ville fouillant les maisons et jurant de tout exterminer si on ne leur rendait pas leur prisonnier. Ils assiégèrent même les demeures du gouverneur Van Corlaer et de Dominie Megapolensis. Le gouverneur les laissa perquisitionner chez lui, les assurant qu'Ondessonk n'était pas dans la ville.

Les sauvages refusèrent avec insolence les présents que Van Corlaer leur offrait et renouvelèrent leurs menaces. Le gouverneur comprit la gravité du danger et décida de rappeler Jogues à Rensselaerswyck où il demeurerait caché jusqu'à l'apaisement des sauvages.

Le Dominie alla donc trouver Isaac à bord et lui expliqua la situation. Jogues accepta de retourner chez les Hollandais. On le conduisit en canot jusqu'au fort. Là, Van Corlaer se confondit en excuses et assura le Père de sa protection. Il voulait seulement l'avoir à proximité durant les pourparlers avec les sauvages.

Jogues demeura caché une douzaine de jours dans la maison du commandant du fort. La plaie de sa jambe s'étant envenimée, le médecin se demanda s'il ne serait pas nécessaire de l'amputer.

On pensa qu'il serait plus commode de loger le Père dans la maison du cantinier qui



IL ESSAYA DE POUSSER LA CHALOUPE...

servait de magasin. Un coin du grenier, séparé du reste par une cloison de planches, servait de refuge au fugitif. Dans ce réduit, bas, mal éclairé, que le soleil transformait en four et où la pluie pénétrait les jours d'orage, Jogues souffrit beaucoup. De plus, les sauvages rôdaient aux alentours; de sa cachette, Isaac les voyait dans la cour. Parfois, ils montaient dans le grenier et une simple cloison ajourée les séparait alors de lui.

Mal nourri par le cantinier avare et mal logé, le Père Jogues demeura deux longs mois dans son grenier. Le Dominic Mégapolensis s'étant rendu compte de la mesquinerie avec laquelle on traitait le Père, réussit à lui procurer une meilleure nourriture. Toutefois, la fureur des sauvages ne diminuait pas. Ils devenaient même chaque jour plus menaçants.

Cependant la régente de France, Anne d'Autriche, ayant appris par lettre la situation de Jogues, avait fait pression auprès des Seigneurs hollandais pour hâter la délivrance du Père jésuite. Le gouverneur général Kieft envoya donc un ordre formel à Fort-Orange afin que le Père Jogues fût envoyé au plus tôt à Fort-Amsterdam.

En même temps que cette lettre, Van Corlaer reçut une délégation des chefs mohawks. Ceux-ci, irrités accusaient les Hollandais de trahison et réclamaient leur prisonnier. Le gouverneur leur offrit de nouveau des présents pour le rachat de leur captif. Ils refusèrent.

Voyant l'obstination des sauvages, Van Corlaer changea de tactique. Il avoua avoir caché Ondessonk et leur offrit trois cent guilders en compensation. Si les Iroquois refusaient ce présent, les Hollandais leur retireraient leur amitié et cesseraient de commercer avec eux. Les Mohawks finirent par accepter la rançon et se consolèrent de la perte d'Ondessonk.

Durant la nuit, Jogues s'embarqua sur un petit bateau avec quelques notables du pays en route vers Fort-Amsterdam. Il avait trente-six ans. Demi-chauve, le teint cuivré, le visage couvert de rides et la barbe grisonnante, on lui aurait donné dix ou quinze ans de plus. Dans ses vieux habits trop amples, le Jésuite contrastait avec l'apparence cossue de ses amis hollandais qui voyageaient avec lui. Ceux-ci, le Dominic surtout, étaient très joyeux de la libération du Français. Ils burent à sa santé et baptisèrent même une île, près de laquelle ils s'arrêtèrent, du nom "Ile Isaac Jogues".

Le directeur général Kieft accueillit le Père très aimablement et lui assura qu'il s'oc-

cuperait lui-même de le faire traverser en Europe. Il remarqua le pauvre accoutrement du Jésuite et commanda immédiatement un habit noir correct. Il donna un grand dîner en son honneur, auquel assistèrent les principaux personnages de la ville.

Le gouverneur Kieft eut de la difficulté à trouver un navire car, à cette époque de l'année, tous les départ avaient eu lieu. A la fin d'octobre, un petit bateau arriva à l'improviste à Fort-Amsterdam. Il était à peine capable de tenir la mer.

Kieft offrit à Jogues de voyager à bord de ce navire. Le Père accepta volontiers et s'embarqua le 5 novembre. Le voyage fut long et pénible. Vers la fin de décembre, le petit navire entra dans la Manche. Une violente tempête l'obligea à chercher refuge à Falmouth (Angleterre). Poursuivi par des pirates, le bateau hollandais parvint à grand peine à gagner son abri.

A Falmouth, l'équipage apprit que la guerre sévissait en Angleterre. Une loi proserivait les Jésuites. Jogues demeura donc caché à bord du navire. Dans la soirée, il fut assailli par un bandit qui lui mit le pistolet sous la gorge. D'autres malfaiteurs surgirent et fouillèrent le bateau. Ils dépouillèrent Jogues de ses habits et l'abandonnèrent grelottant sur le pont.

De bonne heure le matin, Isaac descendit et se dirigea vers la rive. Là, un homme lui donne un manteau et l'emmena déjeuner dans un restaurant. Jogues y rencontra un Français qui lui dit qu'un charbonnier quittait Falmouth dans quelques jours à destination de la France et qu'il pourrait s'y embarquer.

Le vaisseau quitta le port la veille de Noël. La mer était calme et tout laissait prévoir qu'il toucherait le rivage de France le lendemain matin. Le Père Jogues ne dormit pas de la nuit. Son âme exultait. Il y avait dix-sept mois qu'il avait dit sa dernière messe et communiqué à Trois-Rivières. Il pourrait se confesser et recevoir la communion le lendemain matin. Il fit son examen de conscience. Il se croyait un grand pécheur. Pourtant le Père Buteux, ayant entendu plus tard sa confession générale, déclara, après la mort de Jogues, que l'âme de ce dernier était toujours restée bien pure.

A travers la brume, Isaac aperçut les côtes rocheuses de Bretagne. Le navire avança avec précaution près de la rive. Un canot fut mis à la mer. Jogues y descendit et se dirigea vers le port. Bientôt il toucha le rivage. Il était en France.

(à suivre)

DOLLARD DES ORMEAUX

# Le cher Frère Théophile-Isidore

45 ans au service de Dieu, dont 41 voués à l'instruction et à l'éducation de la jeunesse !... 45 ans de pratique intense des vertus religieuses, dont 41 de dévouement obscur et sans compter entre les quatre murs d'une classe, n'ayant pour seuls témoins que Dieu et le millier d'enfants, petits ou grands, qui lui doivent une bonne part de leurs connaissances religieuses et profanes, avec le réconfortant souvenir de ses exemples de piété, d'oubli de soi et d'ardeur à la tâche quotidienne !...

Telle fut la vie du cher Frère Théophile-Isidore, que Dieu appelait, le 9 janvier dernier, à la récompense éternelle promise aux bons religieux et aux apôtres de l'enfance.

Treize mois de langueur à l'infirmerie de La Prairie achevèrent de purifier sa belle âme et valurent, sans doute, de précieuses grâces à tous ses anciens élèves pour qui il pria chaque jour, mais plus particulièrement pour ceux de l'école de la Mennais qu'il avait dû quitter l'an dernier.

Le cher Frère Théophile-Isidore conçut toujours le devoir dans toute sa rigidité, aussi bien pour lui-même que pour ses élèves. Par un amour inné de l'ordre et pour donner à ses journées leur pleine capacité, il réglait sa vie de religieux et de professeur jusque dans les plus petits détails. Très régulier à tous les exercices de sa communauté, il était pour ses devoirs professionnels d'une scrupuleuse ponctualité. Il acceptait très difficilement les retards à la classe du matin et les absences pour un petit rhume ou pour une légère migraine.



De même il ne pardonnait guère le défaut d'application au travail, le manque d'ordre dans les pupitres, ou l'inexactitude dans le calcul des bons points journaliers.

Son explication quotidienne du catéchisme était si bien préparée et présentée avec tant de conviction d'autorité et de clarté que ses petits élèves, habitués dès les premiers jours de l'année scolaire à ne perdre aucune parole de leur professeur, émerveillèrent maintes fois les inspecteurs par une connaissance de la religion, bien au-dessus de leur âge. Le cher Frère Théophile-Isidore jouissait tout le premier de ces succès et ne manquait pas d'en faire part à ses confrères à la récréation ou au repas suivants... Il excellait aussi à obtenir de ses élèves, petits et grands, des prières récitées avec beaucoup de piété et de conviction, et sa classe fut toujours à l'honneur pour l'assiduité à la messe sur semaine.

Maintenant qu'il jouit, espérons-le, d'une magnifique place au ciel, nous sommes certains que le cher Frère Théophile-Isidore se souvient de chacun de ses chers anciens; qu'il prie ardemment le bon Maître de les garder dans le chemin du devoir et de la vertu, afin que tous ceux qu'il a tant aimés ici-bas aillent le rejoindre, un jour, dans la gloire sans fin. De là-haut, il demandera aussi au divin Maître de lui trouver de nombreux remplaçants dans le champ d'apostolat qu'il vient de quitter. Qui sait, cher lecteur, si Dieu n'a pas les yeux fixés sur vous pour cette belle mission !...

FR. B. de S.

---

DERNIER COUPON pour le CONCOURS  
de BICYCLETTES

MARS

N° 4138

Nom .....

Adresse .....

*S.V.P. — Ne découpez pas ce coupon maintenant...  
attendez le numéro d'avril pour savoir si vous êtes  
vraiment "chanceux".*

# Histoire d'une tabatière et d'une pipe

C'est une histoire vraie. Le fait a eu lieu dans une famille anglaise du siècle dernier, la famille Vaughan, un grand nom dans l'histoire de l'Eglise catholique en Angleterre.

Le papa, un lieutenant-colonel, est à table, entouré de ses nombreux enfants. Une grosse bûche flambe dans le foyer, au fond de la salle à manger; autour de la table rayonne la joie, la joie franche des familles nombreuses, unies, chrétiennes. Le papa sert les enfants l'un après l'autre. Vient le tour du petit dernier, Bernard.

— Oh! non, merci papa; pas pour moi, je n'en prendrai pas... s'il vous plaît.

— Quoi? mais qu'est-ce que tu as, mon fiston? Tu n'as pas faim? Es-tu malade?

— Non, papa, j'ai faim... mais je veux me garder une grosse place... pour le dessert.

L'histoire ne le dit pas, mais ce devait être du plum pudding.

— Ah! c'est donc ça! Monsieur fait le capricieux parce qu'il est gourmand. Eh bien! mon garçon, si tu ne manges pas de rosbif, tu n'auras pas de dessert. Si ça a du bon sens être gourmand comme ça! esclave du dessert!

Et alors le petit Bernard, sans vouloir manquer de respect, mais avec son air canaille qu'il n'a jamais perdu par la suite, réplique:

— Mais, vous avez bien votre tabatière et votre pipe, vous, papa.

Le lieutenant-colonel Vaughan arrêta le service, saisi. Il réfléchit un instant. Brusquement, à la militaire, il se lève de table, va chercher quelque chose dans la pièce voisine, revient, se dirige vers le foyer, puis, sans un mot, mais d'un geste décidé, lance au feu... sa tabatière et sa pipe.

Autour de la table, pas un mot. L'émotion gonfla les cœurs qui battent plus vite. Les enfants ont compris... Du coin de son tablier, maman Vaughan essuie une larme.

Le papa est revenu à sa place. Un peu ému lui-même, mais calme, il brise le silence qui s'alourdissait:

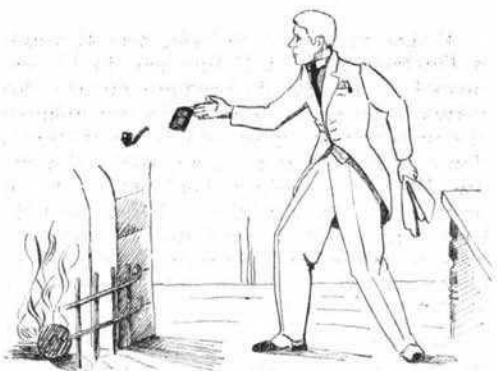
— Maintenant, mon petit Bernard, vas-tu prendre du rosbif?

Le cadet réussit à ravalier le sanglot qui lui montait à la gorge, et d'une voix étouffée:

— Oui, papa... et puis, je ne prendrai pas de dessert... et puis, je vous demande pardon.

— Allons, ne pleure pas, mon garçon, et passe-moi ton assiette. Puisque ma tabatière et ma pipe pouvaient servir à vous donner le mauvais exemple, je les ai sacrifiées. Jamais plus je ne fumerai. Si j'ai fait cela, c'est que je vous aime plus que ma pipe. Souvenez-vous de cela, mes enfants.

Et le papa lança la conversation sur des sujets réjouissants. Lentement l'appétit revint avec



la belle humeur. Et le papa en conta de tellement bonnes, que, à la fin du repas, le rire fusait autour de la table. Et dans le foyer flamboyait toujours la grosse bûche... avec la tabatière et la pipe.

La morale? Celle de l'Evangile: faire avant d'enseigner, ou encore faire en agissant. Rien ne bat la puissance de l'exemple. Pour bien élever leurs enfants, les papas ne sont pas tous tenus de jeter leur pipe au feu. Il reste que l'éducation entre par les sens. Ici la parole est d'argent, mais l'action est d'or. "Descendre un chapitre" sur le renoncement aux caprices, ça mord moins sur le fiston ou la fistonne qu'un geste significatif, comme celui du lieutenant-colonel Vaughan.

— "Pour élever un enfant, il faut tous les jours, soi-même, s'élever un peu plus devant lui". (René Benjamin).

Faire jouer le ressort de l'admiration, ce merveilleux instrument d'assomption humaine, voilà la règle d'or de l'éducation.

Et pour finir, voulez-vous savoir les résultats pratiques du geste de cet admirable chef de famille? Pas uniquement de ce geste, mais de l'esprit chrétien qu'il révèle et des autres gestes que cet esprit commande?

Presque tous ses enfants répondirent généreusement à une vocation supérieure: ses cinq filles devinrent religieuses; six des huit garçons devinrent prêtres, dont un fut cardinal et deux autres archevêques. Quant au petit Bernard, qui avait tellement le diable au corps, il tourna mal et se fit Jésuite.

Voilà la belle gerbe de vocations préparée pour l'Eglise catholique d'Angleterre par le lieutenant-colonel Vaughan, qui, un jour, à un moment stratégique, jeta au feu sa tabatière et sa pipe. Ce fut probablement sa plus belle victoire.

# Jean-Marie de la Mennais

— 1780 ~ 1860 —

par Guy Lavolette

## DE PETITES CHARTREUSES

### Taudis transformés en classes.

Les écoles des Frères ne tardèrent pas à se multiplier. C'étaient, nous disent les vieilles chroniques, autant de petites chartreuses par leur esprit de prière et de pauvreté...

"Chartreuses où les classes voyageaient de la cave au grenier; où les maisons du quartier servaient de dortoir et de réfectoire; où les places publiques tenaient lieu de cour de récréation; où maîtres et élèves logeaient parfois en bonne harmonie avec les hôtes d'un poulailler, dont ils n'étaient séparés que par un papier buvard..."

"Dans ces taudis transformés en classes, que de prodiges de patience et d'abnégation les anges durent enregistrer! C'est là que les énergies se trempaient, que la foi se fortifiait et que l'Institut se développait."

### Visite des maisons.

Monsieur de la Mennais visitait souvent ses maisons. Il arrivait ordinairement à l'improviste, s'enquêrait auprès de monsieur le Curé de la marche de l'école, de la ferveur du Frère, et distribuait selon le cas, la réprimande ou l'encouragement.

Il entrait dans les moindres détails, aidait le maître de ses conseils, et lui enseignait à se mettre à la portée des élèves. Il adressait de courtes allocutions appropriées aux jeunes, embrassait les plus sages, grondait les moins appliqués, et sortait pour tous



une boîte de bonbons qui se vidait en un clin d'œil.

### Pour déridier les fronts moroses.

L'inspecteur des classes ne manquait pas, non plus, de mettre tout le monde en joie par quelque tour original. Ainsi quand il ne trouvait pas de clou dans la classe pour y accrocher son chapeau, il le plaçait sur la première tête de mioche qu'il apercevait devant lui.

"Bonjour, monsieur le Curé!" disait-il à l'élève. Et l'enfant, plus fier qu'un prince, de se promener dans la salle avec cette large coiffure qui lui tombait sur les yeux. Heureusement que le professeur s'emparaît du chapeau, sans quoi il eût circulé tour à tour sur la tête de chacun des élèves.

### La leçon de catéchisme.

Quand arrive la leçon de catéchisme, monsieur le Grand Vicairé adopte volontiers le langage naïf des jeunes. Et lorsqu'il obtient une réponse satisfaisante, il invite l'élève à le questionner lui-même, prenant bien soin de répondre de travers pour lui donner l'occasion de relever l'erreur.

Une fillette de six ans venait de montrer beaucoup de mémoire et d'aplomb :

"A ton tour, ma fille, interroge-moi", lui dit monsieur de la Mennais.

— Combien y a-t-il de Dieu ?

— Trois Dieux.

— Oh ! dame non, ce n'est pas ça. Vous devriez savoir, à votre âge, qu'il n'y a qu'un seul Dieu.

— Je tâcherai de m'en souvenir; continue.

— Combien y a-t-il de personnes en Dieu ?

— Quatre.

— Prenez donc garde ! Vous vous trompez encore.

— Mais non, il y en a bien quatre : le Père, le Fils, le Saint-Esprit et la sainte Vierge.

— Oh ! ce n'est pas ça, du tout. Si vous n'êtes pas plus savant dans le catéchisme, mon pauvre homme, vous ne ferez point de communion cette année, bien sûr !

Les religieuses présentes à l'examen rougissent, pâlisent; mais le bon Supérieur, lui, rit à gorge déployée.



COMBIEN Y A-T-IL DE PERSONNES EN DIEU ?

### Retraites annuelles.

Au temps des retraites, les Frères voyageaient à pied. "Il n'y avait alors parmi nous ni vieillards ni infirmes, raconte l'un des témoins. Notre Père seul possédait un cheval, et il le cédait souvent à quelque Frère qui paraissait fatigué.

Nous voyageons parfois sous une chaleur accablante et d'autres fois, sous une pluie torrentielle. Chacun de nous portait à la main ou sur son dos un petit paquet renfermant le linge et les objets nécessaires au trajet.

"Pour charmer la longueur de la route, nous priions ou chantions des cantiques. Aux heures des repas, nous nous asseyions sur la lisière d'un bois pour manger un morceau de pain, quelques fruits, du beurre ou du fromage que chacun exhibait de son sac.

"Arrivés au lieu de la retraite, nous n'a-

vions ordinairement pour lit qu'une paille se étendue par terre, et un petit ballot pour oreiller."

### Vos papiers !

Monsieur de la Mennais ne se traitait quère plus délicatement lui-même dans les fréquents voyages que lui imposait la visite de ses écoles.

Un jour cependant qu'accompagné d'un Frère, il s'asseyait sur l'herbe pour expédier son maigre repas, quelqu'un s'avança qui lui réclama froidement ses papiers. Le prêtre, arrachant son rabat, le tendit au garde en disant :

"Voilà les seuls papiers que je possède. Mon compagnon, lui, porte les siens sur sa poitrine.

— Monsieur, reprit le garde-forestier, cela ne suffit pas; suivez-moi."

### Il fallut obéir.

L'humble Frère cheminait derrière l'agent de la force publique, qui marchait lui-même sans mot dire. Mais quand on atteignit la coquette demeure qui se dressait au fond



VOS PAPIERS, S'IL VOUS PLAÎT !...

# MOTS CROISÉS

## Horizontalement.

1. — Masse de neige qui se détache des montagnes.
2. — Quadrupède à longues oreilles, du genre cheval — Celui avec qui on est lié par l'affection — la salutation angélique.
3. — Aiguillon — couleur du ciel sans nuages.
4. — Ce qui frappe l'ouïe — temps où il gèle.
5. — Préposition — décharger une arme à feu — fleuve d'Italie.
6. — Autre forme de *con* — pointe de terre qui s'avance dans la mer.
7. — Pronom personnel de la 2e personne — annulé — article au masculin singulier.
8. — Terre à pâturage — époque à partir de laquelle on compte les années.
9. — Habit monacal — espèce de grand cerf qui habite le Nord.
10. — Terrain sur lequel on marche — canton suisse — de nouveau.
11. — Témoigner qu'une chose est vraie.

## Verticalement.

1. — Mots ajoutés aux noms pour les qualifier.
2. — Recueil de pensées — patriarche sauvé du déluge — masse de pierre fort dure.
3. — Préposition indiquant la direction — extrémité de l'axe de la terre.
4. — Bien qu'une femme apporte en se mariant — arme servant à lancer des flèches.
5. — Note de la gamme — cercle de lumière qui entoure la tête des saints — lère note de la gamme.
6. — Principe de vie — éclat de voix.

## J.-M. DE LA MENNAIS (suite de p. 204)

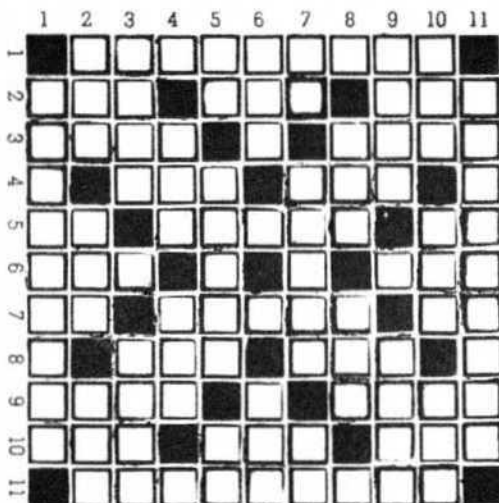
d'une clairière, le garde se découvre et pria respectueusement ses deux compagnons d'entrer.

"Monsieur le Supérieur, dit en souriant la femme de l'honnête fonctionnaire, vous nous pardonnerez le moyen extrême que nous avons employé pour obtenir l'honneur de dîner avec vous. Nous n'aurions pu réussir autrement, et c'est moi qui ai conseillé à mon mari de vous jouer ce vilain tour".

## Une oasis.

On se mit à table, et monsieur de la Men- nais rivalisa de gaieté avec ses aimables hôtes. Quant au Frère, il avouait plus tard, au souvenir de ce repas plantureux, que ça avait été pour lui *une oasis dans le désert de la vie.*

(à suivre)



**S. V. P. ne découpez pas le dessin. Voir instructions, page 157 dans "L'Abeille" de janvier 1947.**

7. — Particule négative — prison — arbre tous jours vert.
8. — Grande salle — Ile où Napoléon fut relégué en 1814.
9. — Lit d'enfant — colère.
10. — Première femme — pieu aiguisé par un bout — fluide que nous respirons.
11. — Habitants de l'Europe.

## Réponses aux mots croisés de février

### Horizontalement.

1. Halte — faite. — 2. Abus — glas. — 3. Me — école — os. — 4. Pli — ruc — ana. — 5. Mai, sec. — 6. Epi — Uri. — 7. Ire — usé. — 8. Rue — lin — sas. — 9. En — surir — ni. — 10. Vi- de — orge. — 11. Etoile — acier.

### Verticalement.

1. Hampe — grève. — 2. Abel — unit. — 3. Lu — impie — do. — 4. Tsé — air — sel. — 5. Cri — élu. — 6. Cou — ire. — 7. Las — uni. — 8. Age — eus — roc. — 9. Il — acres — ri. — 10. Taon — ange. — 11. Essai — osier

## Gagnants du Concours de janvier

1. Yolande St-Germain, Montréal.
2. Yvonne Desjardins, Ste-Thérèse de B.
3. Madeleine Duranceau, Montréal.
4. Jean Lambert, St-Charles de B.
5. F. Léon-Michel, La Tuque.
6. Yves Lambert, Montréal.
7. André Nadeau, St-Charles de B.
8. Joseph Le Roux, Gourin, France.
9. Jean Le Mouroux, Chantenay, France.
10. Noël Couellec, Gourin, France.

# L'ALUMINIUM

(CAUSERIE SCIENTIFIQUE)

## Caractères :

L'aluminium dont le symbole chimique est Al et le poids atomique 28 est le type des métaux trivalents. L'aluminium est extrêmement répandu; il forme un constituant essentiel des feldspaths et d'autres silicates complexes. On le trouve dans les argiles, résultat de la désagrégation des feldspaths. En masses moins considérables, on le rencontre dans la bauxite qui est un oxyde hydraté d'aluminium répondant à la formule chimique  $Al_2O_3 \cdot 2H_2O$  et la cryolithe dont la formule est  $3 NaF \cdot AlF_3$ . L'aluminium est probablement le métal le plus abondamment représenté dans l'écorce terrestre, dont il constituerait, d'après certains calculs, 7,3 % de la masse totale.

## Par qui l'aluminium fut-il découvert ?

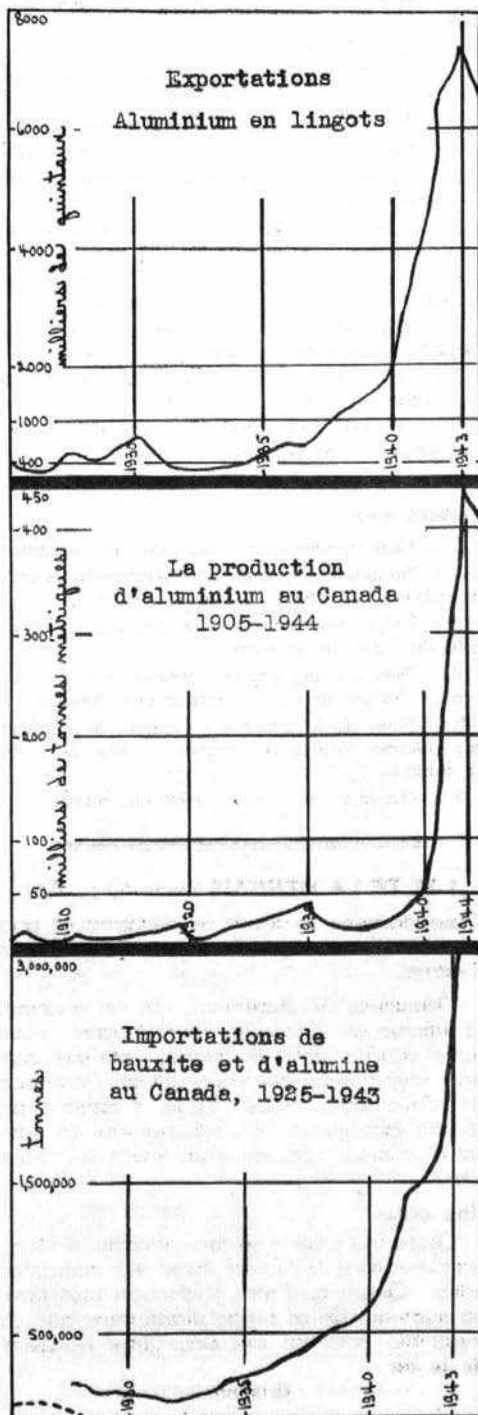
L'aluminium a été isolé pour la première fois, en 1827, par Wöhler en décomposant le chlorure d'aluminium par le potassium. Il obtenait de cette façon une poussière grise. En 1854, Henri Sainte-Claire Deville, réussit à l'obtenir industriellement sous forme de lingots. Pour y réussir, il fit agir, dans un four à réverbère, le sodium sur le chlorure double d'aluminium et de sodium avec addition de cryolithe, qui augmentant la fluidité de la matière, permet au métal de se rassembler plus facilement. Aujourd'hui, nous devons le procédé d'électrolyse qui est généralement employé, au Français Louis-Toussaint Héroult et à l'Américain Charles-Martin Hall.

## Comment s'y prend-on pour obtenir l'aluminium à l'état pur ?

Le procédé est relativement simple, du moins dans son schéma général. Il consiste d'abord à extraire l'alumine (oxyde d'aluminium) de la bauxite, qui est le meilleur minéral d'aluminium. Dans ce minéral, l'oxyde d'aluminium est mélangé à des oxydes de fer, de la silice et autres impuretés. L'alumine pure est ensuite transformée en aluminium dans un four ou cuve, en présence de la cryolithe, à laquelle on ajoute souvent de la fluorine, et à l'aide d'un puissant courant on réalise l'électrolyse. On retire l'aluminium fondu dans le fond de la cuve et on le moule en lingots.

## Quelles sont ses propriétés physiques ?

L'aluminium est un métal d'un blanc bleuté. Il fond à 657°; se volatilise à 1800°; sa densité est 2,58; par suite, il est, à volume égal, quatre fois plus léger que l'argent. Il est très sonore: en frappant sur un lingot suspendu à l'extrémité d'un fil, on obtient un son analogue à celui produit par une cloche de verre. Il est bon conducteur de la chaleur et de l'électricité. L'aluminium est très mal-



léable et très ductile : on peut l'obtenir en fils fins ou en feuilles minces, comme l'or ou l'argent.

### A quoi sert l'aluminium ?

A cause de sa légèreté il est employé dans la construction des autos, des avions, des dirigeables. On en fait des longues-vues, des lunettes de spectacle, des embarcations, etc. La bijouterie l'utilise à la place de l'argent dans certains cas. Il est employé aussi pour l'affinage de l'acier. L'aluminium entre dans la composition d'un grand nombre d'alliages (on sait que les alliages sont des combinaisons de métaux par la fusion). En voici quelques-uns : *Bronze d'aluminium* : cuivre et aluminium, *Ferro-aluminium* : fer et aluminium, *Laiton d'aluminium* : laiton, cuivre, zinc, aluminium, *Etain d'aluminium* : étain et aluminium, *Magnalium* : magnésium, cuivre, nickel, aluminium, *Electron* : magnésium et aluminium, *Duralumin* : aluminium, cuivre, manganèse, magnésium, *Alpax* : silicium et aluminium, *Aérial* : cadmium, cuivre, magnésium, aluminium.

Enfin, un autre usage que l'on fait de l'aluminium consiste à mélanger ce dernier métal en poudre avec de l'oxyde ferrique (appelée Thermite). Ce mélange donne du fer et permet de souder sur place des rails de chemin de fer, par exemple. Ce procédé prend le nom d'aluminothermie.

Nous pouvons nous faire une idée de l'importance qu'a pris l'aluminium en ces dernières années en jetant un coup d'œil sur les graphiques ci-contre.

### EXPLOIT CANADIEN EN GUYANE

La demande toujours croissante de l'aluminium au cours de la dernière guerre fit faire de nombreuses recherches pour du bauxite en divers pays.

On en découvrit des dépôts considérables en Guyane anglaise ; mais pour les exploiter il

fallut construire un chemin de fer à travers quarante milles de jungle dans les conditions les plus difficiles.

L'entreprise fut confiée à des ingénieurs canadiens qui durent se contenter d'une main d'œuvre presque exclusivement indigène et inexpérimentée. Les ouvriers devaient travailler constamment dans la boue et se garder contre de nombreux serpents et une sorte de tigre appelé "ocelot". En maints endroits on dut recommencer plusieurs fois les travaux de terrassements, car le gravier disparaissait sans cesse dans la boue. A cause de toutes ces difficultés, la construction de ce chemin de fer de quarante milles seulement dura une année entière.



CHEMIN DE FER CONSTRUIT EN GUYANE  
POUR L'EXPLOITATION DU BAUXITE.

Le bauxite de la Guyane est recouvert d'environ cent pieds de terre ; il est si riche qu'il suffit de quatre tonnes de bauxite pour fabriquer une tonne d'aluminium.

Les nombreuses rivières de la Guyane sont infestées de petits requins d'eau douce mesurant à peine dix-huit pouces. Malheur à qui ose se baigner dans ces rivières ; il risque de se faire couper un doigt ou un orteil, car ces poissons sont très féroces et munis de puissantes mâchoires, et lorsqu'ils vont par bandes, ils peuvent même venir à bout des vaches qui vont boire dans la rivière.

## Votre profession ?

Mgr Grouard, ce vaillant missionnaire du Nord-Ouest canadien, se trouvait de passage à Paris.

Il s'était arrêté devant un étalage du Pont-Neuf, lorsqu'un groupe de lycéens qui passait s'amusa à regarder ce prêtre qui ne ressemblait pas aux autres avec sa longue barbe floconneuse.

L'un d'eux lui demanda insolemment :

— Quelle est votre profession ?

Sans s'émouvoir, le missionnaire lui répliqua :

— "Vous voulez savoir ma profession ? C'est bien aimable de votre part. Seulement je dois vous dire que j'en ai plusieurs : bûcheron, charpentier, maçon, couvreur, batelier, pêcheur, imprimeur... J'imprime des livres en sept langues différentes..."

Le lycéen, ahuri, n'en demanda pas davantage et regagna ses compagnons, très peu fier de sa déconvenue.

## Pour avoir dit la vérité



A quinze ans, Léonard qui était orphelin, entra au service d'un armateur du Havre. Il fut spécialement chargé de faire les courses. Lorsqu'un bateau arrivait, le capitaine envoyait prévenir de son arrivée et demander ce qu'il fallait faire de sa cargaison. Le directeur du bureau, chargé de ce service, fai-

sait connaître ses ordres, en stipulant le lieu et la date du déchargement. Un jour, un bateau de marchandises arriva et le capitaine envoya son message, mais il ne reçut pas de réponse. Il attendit en vain pendant une semaine. Au bout de ce temps, il fit demander pourquoi on l'immobilisait. Le di-

recteur du bureau avait complètement oublié d'envoyer Léonard porter les ordres; mais il se garda bien d'en convenir. Cependant, le capitaine, pendant que le bateau était en attente dans le port, avait manqué un autre chargement et il réclamait des dommages-intérêts. L'armateur fut cité en justice. La veille



de l'audience, l'employé négligent fit venir Léonard et lui dit : "Vous allez être appelé comme témoin, Léonard, faites bien attention de dire que je vous ai envoyé porter des ordres au capitaine, l'affaire dépend de votre témoignage. — Mais Monsieur, dit



Léonard, vous savez bien que vous ne m'avez pas envoyé, je ne puis mentir. — Quelle bêtise ! Ecoutez bien mon garçon, IL FAUT que vous disiez que vous avez porté des ordres au capitaine, et dites-le bien clairement, ou sinon..." Le directeur le regarda



d'un air menaçant et il s'en alla. Léonard resta atterré. Sûrement, s'il faisait condamner son patron, il perdrait sa place; d'autre part, il ne voulait pas mentir, non, à aucun prix. Il était tout pâle, quand il se rendit à l'audience. Son tour étant arrivé de



se présenter devant le tribunal, le juge lui demanda: "Avez-vous porté, le jour de l'arrivée du bateau, une lettre au capitaine? — Non, Monsieur. — Lui avez-vous porté des instructions verbales? — Non, Monsieur. — Y êtes-vous allé, le lendemain ou les jours suivants? — Non, Monsieur. — Alors, vous n'y êtes pas allé



du tout? — Non, Monsieur. — Cela suffit." La cause était perdue. L'armateur fut condamné à payer au capitaine des dommages-intérêts. Léonard reentra bien triste, il pensa que le directeur du bureau allait lui donner son congé, et le soir, retiré dans sa mansarde, il fit sa malle, se demandant ce qu'il allait



devenir. Le lendemain matin, à peine était-il arrivé au bureau, qu'on l'aurait d'aller tout de suite dans le cabinet de l'armateur qui l'attendait. "Il va me renvoyer", se dit Léonard. Et il entra tout tremblant. "Eh bien! lui dit le négociant, nous avons perdu notre cause... Et comme le jeune garçon



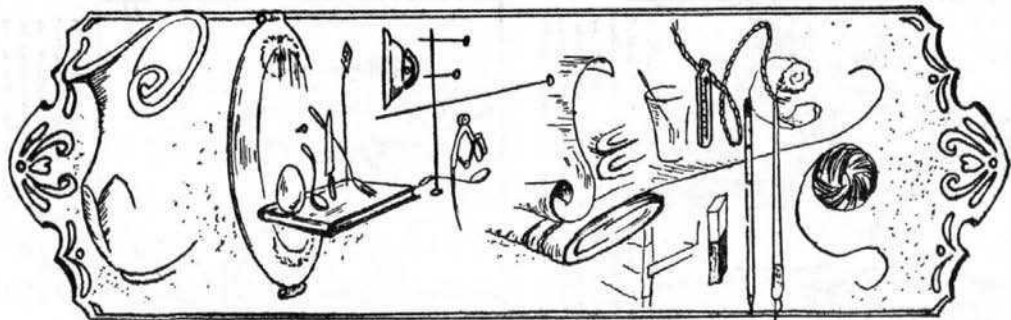
baissait les yeux et roulait son chapeau dans ses mains, ne sachant que dire, l'armateur continua: "Mon enfant, je ne suis pas fâché contre vous. On a eu tort de vouloir vous faire mentir et vous avez eu raison de refuser tout net. Je suis enchanté de rencontrer un garçon qui dit la vérité, même au



risque de perdre sa place. Vous avez gagné ma confiance et je vais vous donner de l'avancement. A l'avenir, c'est à moi seul que vous aurez affaire." Léonard ne pouvait en croire ses oreilles. Voilà comment, au lieu de perdre sa place, il fut considéré et eut de l'avancement pour avoir refusé de mentir.



Ce fut le chef de service négligent qui quitta la maison. Léonard y resta toute sa vie, car l'armateur s'attacha de plus en plus à lui, le fit monter en grade, puis plus tard, l'ayant pris comme associé, lui fit gagner une grosse fortune et lui donna sa fille en mariage.



## Héroïsme obscur

### LA VOCATION DE MARIE (suite)

Madame N... est anxieuse de connaître le secret de sa petite Marie. Elle préfère tout à l'incertitude. Et voici qu'une circonstance inespérée va la servir.

Thérèse ne comprend pas que sa sœur veuille ainsi les abandonner tous... Elle ne peut voir la tristesse de sa mère sans se révolter contre les projets de son aînée et, à l'insu de cette dernière, livre le secret de Marie...

Le lendemain, à brûle-pourpoint, la mère lui dit : "Ainsi tu veux partir, Marie ?" Stupéfaction de la jeune fille... Après le premier moment de surprise : "Oui, maman," dit-elle simplement.

— "En as-tu parlé à M. le Curé ?"

— "Non, Maman !"

— "Eh ! bien, tu iras le voir. Une aussi grave décision ne doit pas se prendre à la légère !"

Obéissante, la jeune fille se rend au presbytère... L'entretien dure longtemps... A toutes les objections du curé, Marie trouve réponse et tout cet interrogatoire sert à l'affermir de plus en plus dans son dessein.

Lorsqu'elle prend congé de son vénérable interlocuteur, il n'a pas gagné un pouce de terrain et a bien mal servi les intérêts de la bonne Madame N.

Le soir, la mère revient à la charge :

— "Que t'a dit M. le Curé ?"

— "Il m'a laissée libre, maman !"

— "Eh ! bien, tu ne partiras pas à dix-sept ans", dit la mère avec force.

Marie se tait et la conversation reprend son cours ordinaire.

Quelques jours plus tard, seule avec son père et sa mère, la question se pose de nouveau :

— "Veux-tu encore partir ?"

— "Oui", répond humblement l'adolescente, avec fermeté et respect.

Elle avait de quoi tenir ! — elle cite le texte évangélique : "Celui qui aime son père et sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi !"

Pour l'effrayer, son père reprend : "Si tu continues à t'obstiner Marie, nous allons écrire à Monseigneur !"

Vous devinez le chagrin de la généreuse enfant et partant, de toute la famille. Finalement, l'apaisement se fait. Après une fervente retraite fermée, la jeune fille se soumet complètement à la volonté divine et à celle de ses parents. Sans la décourager, le Prédicateur a dû lui persuader qu'il est plus conforme au bon plaisir de Jésus, et donc plus parfait, d'obéir aux auteurs de ses jours, dans les circonstances actuelles.

Ce sacrifice lui coûte beaucoup. Elle comprend les excellentes raisons du père, mais son cœur est brisé. Elle feint cependant beaucoup de gaieté à son retour dans la maison paternelle. Mais à l'heure du repos, vaincue par la douleur, elle s'endort après avoir beaucoup pleuré.

Thérèse qui l'a vue, est émue de pitié et croit de son devoir d'aller avertir sa mère.

Mme N... accourt et contemple avec une profonde émotion, sa chère petite Marie qui s'est endormie en pressant sur son cœur un crucifix qu'elle a baigné de ses larmes. La pauvre maman pleure sur son enfant chérie. Jamais elle ne lui causerait cette peine, si la famille pouvait se passer d'elle... Mais sa présence est indispensable au foyer. Mme N... est épuisée par le travail, les veilles, les souffrances. Son fils, Joseph, doit aller au collège et les deux adolescentes n'ont pas terminé leur éducation.

Marie semble avoir oublié son projet et se prodigue de tout cœur aux soins du ménage. Malgré sa jeunesse, rien ne l'embarrasse. Elle sait concilier les occupations les plus disparates : Maîtresse de maison, organisatrice à l'église, professeur de piano... Depuis sa rentrée définitive au foyer, elle s'est constituée la garde-

malade attirée de son vénérable père. A tout instant, elle accourt près de lui, devine ses désirs, apporte quelque soulagement à ses maux...

Pour la garder le plus longtemps possible, son papa lui murmure souvent avec larmes: "Ma fille, je vais mourir bientôt, reste encore près de moi!"

Ces paroles sont des épines douloureuses qui s'enfoncent dans le cœur de la pauvre enfant... Dans ses rares moments de loisir, elle se permet quelquefois de coudre quelques vêtements destinés à son trousseau personnel.

Impitoyable, Thérèse va tout raconter à sa mère qui dit doucement à sa chère Marie: "Laisse ta couture supplémentaire, quand il sera temps de partir, nous t'habillerons."

Quatre longues années s'écouleront avant que l'humble colombe puisse s'envoler dans l'abri tutélaire, objet de ses espérances.

C'est pendant cette interminable période d'attente que se place le voyage de Mme N. aux Etats-Unis. Soit pour se reposer un peu de la fatigue quotidienne, soit pour donner un dérivatif à la vocation de sa fille, Mme N... exprime le désir de revoir les lieux où s'est écoulée sa jeunesse laborieuse et mouvementée. Elle est prise d'une nostalgie étrange, incompréhensible. Pour la première fois elle ne craint pas de laisser son mari. A tout prix, elle veut ce voyage. Mais elle ne l'effectuera pas seule. Ses trois filles l'accompagneront. Pour une première fois ce sera leur cadeau d'anniversaire.

Confiant son cher infirme à des parentes dévouées, elle part pour Salem et Boston. C'est presque un pèlerinage qu'elle accomplit. Durant le trajet, elle s'impose une mortification très méritoire. Tout nous est révélé par sa fille aînée.

Partout, parents, amis, lui font fête... elle tient à visiter le cimetière où reposent les restes de son père vénéré... Cette promenade lui semble l'oasis au milieu du désert brûlant. Pour la circonstance, elle a voulu ses filles bien mises. Le goût, la simplicité, président à leur toilette. Marie a dix-neuf ans, Thérèse en a dix-sept et Estelle quinze. Les trois jeunes filles sont heureuses de faire ce voyage, Thérèse et Estelle surtout!

Quant à Marie, sous ses sourires charmants, sa constante sérénité, se cache toujours la douleur de ses aspirations secrètes, non accomplies... Le monde lui pèse de plus en plus... La mère se berce du fol espoir de la garder toujours près d'elle!

Illusion de son amour! La jeune fille tient bon. Ne puise-t-elle pas son courage dans sa dévotion à Marie? Ses vingt et un ans approchent... Au mois de mars 1925, elle écrit à T. pour demander son entrée au couvent.

L'admission une fois obtenue, chose étrange, Marie sent son courage faiblir, elle veut éloigner la date douloureuse... Pour retrouver sa force d'âme, elle recourt de nouveau à sa Mère

du ciel... Ne pouvant se résoudre à demander le consentement à ses parents, de vive voix, elle le fait par écrit.

La courageuse maman trouve que l'épreuve a assez duré; elle appelle Marie dans sa chambre, et lui ouvre ses bras: "Quand tu voudras partir, ma fille, pars!" C'en est trop pour son cœur maternel. Tenant toujours sa fille enlacée, elle sanglote éperdument.

Marie tente de la consoler par des vœux de foi... Elle est soumise à la volonté de Dieu, mais le sacrifice est lourd, presque trop lourd, et la pauvre Marie a la douleur de la voir pleurer tous les jours...

Quand le père connaît la détermination de sa fille chérie, il pleure amèrement. N'est-ce pas cruel de l'abandonner ainsi? Souvent, il dit d'une voix éteinte: "Ma fille, bientôt je vais mourir, reste encore un peu de temps avec moi!"

Ceux qui ont vraiment souffert, peuvent seuls se faire une idée des douleurs morales de ce genre. C'est une peine qui ne peut s'exprimer par aucune plume humaine.



MARIE VEUT ELOIGNER LA DATE DOULOUREUSE...

Nous sommes à la fin de juillet... Le jour du départ arrive enfin. Levée très tôt, ce matin-là, petite Marie, la constante petite Marie! va à la messe recevoir Celui qui donne force et courage.

A son retour, elle aperçoit, à sa place habituelle, son père, déjà levé; il est triste, triste à émouvoir un cœur de pierre... Sans cesse, il suit des yeux sa fille chérie... Il ne parle pas... "Les grandes douleurs sont muettes".

Quant à Mme N., pour cacher ses larmes, elle s'est enfermée dans son magasin. La jeune fille se dirige de ce côté. La pauvre maman fait semblant de ne pas la voir... le silence, un silence lourd de tristesse, règne dans la maison. Les autres sœurs, les yeux rougis, n'ont guère envie de parler non plus... Joseph erre un peu partout comme une âme en peine, et le petit G. s'accroche désespérément à la robe de sa grande sœur...

C'est l'heure du dîner...

La conversation languit malgré les efforts que fait Marie pour l'entretenir. Les pleurs coulent de tous les yeux et l'on s'empresse d'en finir avec cette contrainte douloureuse.

Deux heures et demie : la voiture est là ! Marie s'avance pour dire à tous son dernier adieu...

Courage, chère enfant ! Coupe sans défaillance les liens si forts et si doux. Le Maître divin te saura gré de ton sacrifice...

Après un dernier regard sur les objets familiers qui l'entourent, Marie se prosterne, aux genoux de son père qui la bénit d'une voix entrecoupée de sanglots... Elle se relève, pose un tendre baiser sur son front et murmure d'une voix qu'elle s'efforce de raffermir : "Père, merci !

Tremblante, elle se dirige vers sa mère désoignée...

Affaisée, n'en pouvant plus sous l'étreinte de la douleur, Mme N... cache sa figure dans ses mains.

D'un geste doux sa fille presse tendrement sa tête blanche contre son cœur, et dans un souf-  
fle : "Maman, je vous aime, pardon, merci !"



Et sans revoir les traits bien-aimés de cette mère chérie, pensant mourir de douleur, elle quitte la maison paternelle, qu'elle ne doit revoir que quatorze ans plus tard : lorsqu'elle reviendra fermer les yeux de celle qui l'a tant aimée !...

F. d. J.



Un coin de la Gaspésie : Le roc du Cap Gaspé

# C'EST DIX SOUS (saynète)

(D'après François COPPEE. — Adaptation de Guy LAVIOLETTE)

• • •

**Le narrateur :** Jean avait six ans, une paire de grands yeux bleus qui essayaient parfois encore de sourire, quoiqu'ils eussent déjà tant pleuré, un pantalon raccommodé aux deux genoux, une bottine de fillette au pied droit, un soulier de collégien au pied gauche, tous les deux trop longs, trop larges, hélas ! et trop percés, qui se relevaient par devant et manquaient de talons par derrière.

Là-dedans, il avait froid et faim — car c'était un soir d'hiver et il jeûnait depuis la veille — quand la pensée lui vint d'écrire une lettre à la bonne Vierge. Comme il ne savait ni lire ni écrire, il entra dans une échoppe de rédacteur. Le maître de séant était un vieux soldat, brave homme mais de fort mauvaise humeur.

**Jean :** Bonjour, monsieur.

**Soldat :** Bonjour, petitot.

**J. —** Je viens pour écrire une lettre.

**S. —** C'est dix sous.

**J. —** Alors, excusez ... parce que j'en ai pas de sous du tout.

*(Il fait mine de s'en aller, mais le soldat le rappelle.)*

**S. —** Dis donc, petit, ton père vit-il encore ?

**J. —** Non, monsieur, je suis fils de maman qui est veuve.

**S. —** Bon ! Et tu n'as pas dix sous ?

**J. —** Non, pas un sou.

**S. —** Ta mère, non plus ?

**J. —** Non, rien.

**S. —** Ça se voit. Avance. Pour dix lignes et une feuille de papier, on n'en sera pas plus pauvre. C'est une lettre pour avoir de la soupe, n'est-ce pas ?

**J. —** Oui, justement, monsieur.

**S. —** *(Il écrit)* Paris, le 22 janvier 19... Et à qui veux-tu écrire ?

Comment s'appelle-t-il ton monsieur ?

**J. —** Qui ça ? Quel monsieur ?

**S. —** Eh bien ! le monsieur pour la soupe.

**J. —** Ce n'est pas un monsieur.

**S. —** Ah ! une dame alors ?

**J. —** Oui, non, ... c'est-à-dire que ...

**S. —** Mais tu ne sais même pas à qui tu veux écrire.

**J. —** Oh ! oui, monsieur.

**S. —** Alors, dis-le bien vite.

**J. —** C'est ... à la sainte ... Vierge que je veux envoyer une lettre.

**S. —** A la sainte Vierge ! A la sainte Vierge !

**Narrateur :** Le rédacteur ne rit pas. Il déposa sa plume, ôta la pipe de sa bouche et, montrant la porte à l'enfant, lui dit d'un ton sévère :

**S. —** Moucheron, je crois que tu te moques de moi, mais tu es trop petit pour qu'on te tape. Va voir dehors si j'y suis ...

**Narrateur :** Jean obéit et tourna les talons. Je dis ceux de ses pieds, puisque ses souliers n'en avaient plus. Mais en le voyant si doux, le rédacteur se ravisa :

**S. —** Y en a-t-il de la misère dans ce bas monde, grands dieux ! Dis donc, petitot, comment t'appelles-tu ?

**J. —** Jean, pour vous servir, monsieur.

**S. —** Jean qui ?

**J. —** Jean tout seul.

**S. —** Et que veux-tu lui dire à la sainte Vierge.

**J. —** Je veux lui dire que maman dort depuis hier soir à quatre heures, et qu'elle l'éveille si c'est possible. Moi, je ne le puis pas.

**Narrateur :** La poitrine du soldat se serra, car il avait peur de comprendre. Mais il demanda pourtant :

**S. —** Que parlais-tu de soupe, tout à l'heure ?

**J. —** Eh bien ! c'est qu'il en faut. Avant de s'endormir, maman m'avait donné le dernier morceau de pain.

**S. —** Et elle, qu'avait-elle mangé ?

**J. —** Il y avait deux jours qu'elle ne mangeait pas.

**S. —** Comment as-tu fait quand tu as voulu l'éveiller ?

**J. —** Je l'ai embrassée.

**S. —** Et quand tu l'as embrassée, n'as-tu rien remarqué ?

**J. —** Oui, elle était froide. Sa tête était tout à la renverse, derrière le traversin. Par la fente de ses yeux fermés, elle avait l'air de regarder le ciel.

**Narrateur :** Les yeux humides, le vieux soldat pensait : "J'ai envié les riches, moi qui mange bien. Et en voilà une qui est morte de faim ! Prenant l'enfant à ses côtés :

**S. —** Petit, ta lettre est écrite et reçue. Conduis-moi chez ta mère. *(Il essuie une larme à ses yeux.)*

**J. —** Je veux bien, mais pourquoi pleurez-vous ?

**S. —** Je ne pleure pas. Est-ce que les hommes pleurent, petit ? Mais c'est toi qui vas pleurer, pauvre chéri. Tu sais que je t'aime maintenant comme mon fils. J'avais une mère, moi aussi. Et voilà que je la revois à travers toi, sur son lit où elle me dit en partant : "*Mon fils, sois honnête et bon chrétien !*" La Vierge pendait au pied du lit, une image de deux sous qui souriait, que j'aimais et qui vient de me rentrer dans le cœur. *(Pressant l'enfant sur sa poitrine)* : Voilà, bonne Vierge ! Là, soyez contente ! Où vous êtes, je veux aller et je vous amènerai ce petitot qui ne me quittera plus, parce que sa coquille de lettre, qui n'a même pas été écrite, a déjà fait coup double. Elle lui a donné un père, et à moi, ... un cœur !

(RIDEAU)



Vaincus dans l'attaque directe, les Chinois espéraient triompher par la ruse. Apportant une échelle, ils la posèrent contre une muraille, au-dessous d'une fenêtre barricadée qui donnait accès dans l'établissement des Sœurs.

Un homme grimpa le long du mur. Il portait à son bras une corde de fortes dimensions, destinée à être attachée à la fenêtre, dès qu'elle serait ouverte. De sa main libre il tenait une hache pour enfoncer le volet fermé. Lorsqu'il fut arrivé au sommet de l'échelle, l'homme brandit l'instrument prêt à faire voler en éclats le fragile abri qui maintenant séparait les assaillants des assiégés.

Mais la hache ne s'abattit pas ! Un cri de stupeur s'entendit au milieu du groupe resté en bas, tandis que l'infortuné, battant l'air de ses bras, s'effondrait lourdement sur le pavé, une jambe fracassée.

— Sept ! murmura au balcon d'en face une petite voix gouailleuse de Parisien, perdue au milieu du vacarme.

C'était le *Zouave* qui continuait à jouer son rôle étonnant avec le revolver du lieutenant.

— Allez, mes oiseaux, grommela-t-il en riant, derrière le balcon ajouré... Allez, si ça vous amuse !

Une rumeur s'était produite au coin de la rue. Evidemment les Chinois se demandaient par quel prodige inexplicable leurs hommes étaient ainsi frappés par un adversaire invisible.

Un second soldat monta, tandis qu'autour de lui les autres faisaient la garde; seule-

ment ils regardaient en bas, dans la rue, ne se doutant pas que la mort venait d'en haut, pour les imprudents qui se risquaient à cette périlleuse ascension. Cette fois, le Chinois ne put atteindre la fenêtre. Il fit entendre un hurlement de douleur, et sa main retomba inerte.

— Comme au jeu de massacre, murmura le *Zouave* en rechargeant son revolver. Huit !

Cet endiablé Parisien voulait, comme tous ceux de sa race, rire aux moments les plus tragiques. Des imprécations éclatèrent au coin de la rue.

— Battus et pas contents, sourit le *Zouave*, à qui le tour ?

Et il attendit, l'œil fixé vers l'échelle, le canon de son arme terrible appuyé sur la barre du balcon. Mais, cette fois, il ne la déchargea pas. Un mouvement imprudent, peut-être une émotion trop vive, lui fit détendre inconsciemment les doigts; le revolver tomba dans la rue. Le *Zouave* était désarmé.

Mais il s'était dressé, au risque d'être exposé vingt fois aux coups de fusil des Chinois, dressés sur le balcon, en face de la maison assiégée. Car il venait de voir, par la fenêtre entr'ouverte, une figure de jeune fille dont les yeux avaient rencontré les siens. Et dans ce brusque regard, ils s'étaient compris. Le bras tendu vers la maison menacée, il faisait signe qu'un danger imminent se préparait. Il voulait crier, mais sa voix était couverte par le tumulte grandissant. Pourtant, Jeanne — car c'était elle — avait deviné le signal et déjà s'élan-

çait vers la partie de l'établissement où s'ouvrait la fenêtre dangereuse.

— Là-bas ! là-bas ! s'écria-t-elle en montrant la partie de la maison qu'il fallait défendre.

Dix matelots s'élançèrent à sa suite. Mais comme ils allaient franchir le corridor où l'intrépide jeune fille venait de passer, un bruit terrible retentit.

— La toiture s'effondre, rugit une voix.

On voyait en effet la poutre qui surplombait le passage s'affaisser lentement, menaçant de défoncer le plancher du premier étage et d'écraser les enfants qui étaient réunis en dessous.

Le lieutenant était accouru.

— Que personne ne bouge ! ordonna-t-il. Hardi, les gars !... Il faut que vous empêchiez le toit de tomber.

Les épaules s'arc-boutèrent, et les vingt deux marins soutinrent le choc de l'énorme pièce de bois qui pesa sur eux tous. Il était temps.

Grâce au sang-froid de l'officier, au courage stoïque de ses marins, les enfants, les Sœurs vivaient encore. Mais le bloc écrasant immobilisait tous les vaillants, les retenait fixés au sol, haletants, épuisés de l'effort, courageux, mais incapables de résister longtemps à cette charge trop lourde.

Les Chinois avaient sapé la muraille par derrière, et c'était au moment où l'appui avait manqué que la poutre s'était affaissée.

— Tenez bon ! Tenez bon ! criait le lieutenant... au moins jusqu'à ce que la pièce en bas soit évacuée !

Au-dessous, les Sœurs entraînaient les petites orphelines dans le coin le mieux abrité de la maison, tandis qu'au-dessus d'elles les courageux matelots demeuraient stoïques et riaient encore, courbés, sous la terrible menace de mort.

... Jeanne, intrépide téméraire, venait de se précipiter vers la fenêtre. avec, dans ses mains, le fusil de Pastoureau allongé de sa baïonnette.

Un bruit de planches brisées retentit ; une tête de Chinois apparut dans l'ouverture. Pour la première fois, la jeune fille se trouvait en présence de la terrible éventualité de tuer un homme. Mais c'était la guerre, il fallait se défendre. Elle s'élança l'arme en avant sur l'assaillant qui élargissait la brèche à grands coups de hache.

Mais avant qu'elle eût pu se rendre compte de ce qu'elle allait faire, elle sentit à la tête une douleur violente. Un instant elle demeura debout, le vertige lui envahissant le cerveau... Elle chancela... puis tomba lourdement et ferma les yeux...

Trois Chinois étaient passés par la fenêtre brisée... D'autres montaient encore... la maison était envahie.

Deux hommes bondirent à la fois vers la jeune fille évanouie, pour l'emporter sans doute, en faire un otage ou peut-être la torturer. L'un d'eux se pencha pour l'enlever dans ses bras. Mais, comme il se dressait, une étrange apparition le fit reculer. Une femme était devant lui, terrible, brandissant une baïonnette, la taille droite, malgré son âge, courageuse et sublime. C'était la vieille supérieure des Filles de la Charité.

En voyant disparaître Jeanne, un pressentiment l'avait saisie. Avec une agilité qu'elle ne se connaissait pas et une audace que décuplait le danger menaçant, elle venait de s'élançer au secours de la jeune fille, devinant le péril et prête à la défendre, prête aussi à payer de sa personne et de sa vie, pour empêcher les lâches agresseurs de pénétrer plus avant. Car elle était mère, et cette famille que Dieu lui avait confiée, elle la protégerait jusqu'au bout.

Les Chinois n'avaient pas d'armes, mais il semblait facile de réduire à l'impuissance une faible femme, inhabile à manier un fusil. L'un d'eux s'élança vers elle... mais avant qu'il l'eût atteinte, la religieuse s'était précipitée vers lui.

— Mon Dieu ! murmura-t-elle, pardonnez si je verse du sang... et jugez-moi !

Mais le bandit venait de lâcher sa proie, et la sainte femme n'eut pas à faire l'œuvre de mort. Dieu ne permit pas que des taches rouges vissent éblouir la cornette blanche aux ailes d'anges. L'assassin recula. Dix hommes avaient escaladé la fenêtre grande ouverte. Mais, ils s'étaient arrêtés. Croyant rencontrer là des soldats, ils ne voyaient qu'une femme, une de ces héroïnes qu'ils avaient vues si souvent traverser les rues pour soigner les misères et panser les plaies.

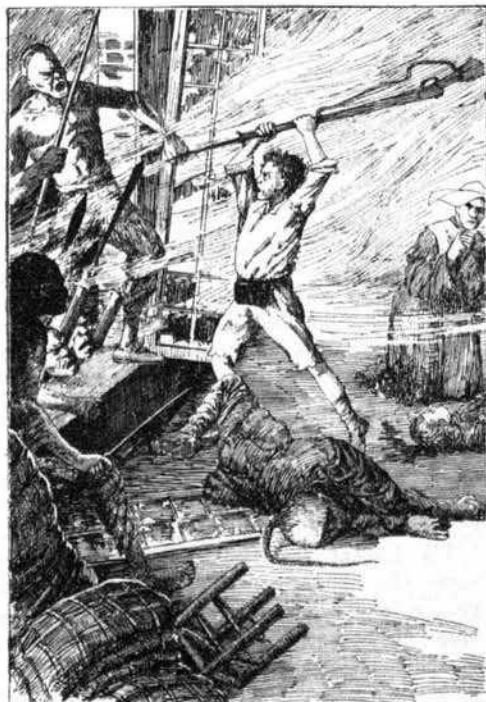
Un instant le prestige étonnant de la vertu chrétienne arrêta la férocité de ces païens fanatiques. Cette femme toute seule épouvantait les tigres. Elle, dressée de toute sa taille, s'était placée devant le corps inanimé de sa chère fille, la protégeant de sa présence et lui faisant comme un rempart de sa robe bleue.

Mais les Boxers montaient toujours, et le danger devenait terrible. Saisis un instant d'une terreur superstitieuse, ils avaient compris que cette femme ne pouvait les arrêter. Des cris furieux retentissaient dans la pièce envahie. Une fièvre de colère s'était emparée de ces hommes ivres de sang. Et ils hésitaient quand même, tellement, à certaines heures, la faiblesse courageuse impose à la force brutale. Enfin, une sorte de géant s'avança, un sabre levé prêt à sacrifier la victime de la charité.

— Mon Dieu ! recevez mon âme, s'écria la vieille Sœur, et que mon sang rachète leurs crimes !

Et les yeux fermés, elle attendit le coup fatal, protégeant toujours l'enfant qu'elle avait juré de défendre. Mais un cri terrible retentit soudain. Avant que l'assassin eût abattu son arme, une baïonnette lancée avec une force extraordinaire venait de l'étendre aux pieds de celle qui devait être sa victime.

La supérieure ouvrit les yeux, elle qui ne croyait plus jamais les ouvrir en ce monde, et elle vit un enfant qui exécutait avec la crosse du fusil un dangereux moulinet.



AVANCEZ ! CRIAIT-IL. APPROCHEZ  
TAS DE GREDDINS... A QUI LE TOUR...

— Avancez ! criait-il. Approchez, tas de greddins... A qui le tour ?...

Nous l'avons dit, les Chinois sont aussi lâches que cruels. Cette brusque intervention et la mort de leur chef les stupéfia.

Cet enfant, nos lecteurs l'ont reconnu, c'était le *Zouave*, dont l'intervention miraculeuse venait de sauver la vieille Sœur. Leste comme un chat, nerveux, doué d'une agilité merveilleuse, il passait au milieu des Boxers, distribuant de formidables coups de crosse, transperçant, assommant ces grands hommes stupides qui n'avaient même pas le temps de se défendre.

— Sauvez-vous, ma Sœur, criait-il, emportez la demoiselle, je me charge de ces drôles...

La Sœur, revenue de sa stupéfaction, s'était penchée pour soulever le corps toujours immobile de Jeanne étendue, mais un coup formidable, qu'un Chinois venait de lui asséner sur la tête, l'empêcha de se relever. La pauvre femme fit entendre une faible plainte et s'affaissa sur le corps de Jeanne, dont la blessure à la tête saignait abondamment. Et l'on eût dit que ce contact de la vieille mère avait ranimé la vie dans le corps de la jeune fille. Elle ouvrit les yeux, vit la scène de tuerie, poussa un cri et s'évanouit de nouveau.

Le *Zouave* était à bout de forces et se sentait incapable de tenir plus longtemps. Rester en présence de ces forcenés, c'était la mort, car, dans sa tête de Parisien, une idée magnifique venait de germer. Tout à l'heure, en passant, échappé par miracle du balcon d'en face, en accourant vers la maison assiégée, il avait croisé les matelots qui soutenaient la poutre prête à s'effondrer. Il se dirigea vers la porte qui donnait accès vers l'intérieur du couvent, l'ouvrit, et disparut en coup de vent.

Les Chinois poussèrent un cri de triomphe, cette fuite leur laissait la place libre, et sans méfiance, pensant être cette fois maîtres de cette maison qui leur avait donné tant de mal à prendre, ils se précipitèrent par l'ouverture. Pendant ce temps, le *Zouave* descendait quatre à quatre l'escalier donnant accès dans la grande pièce du rez-de-chaussée, maintenant, car les Sœurs venaient d'entraîner les derniers enfants hors de ce lieu menacé par la poutre énorme.

Vingt secondes après, trente Boxers étaient descendus dans la souricière, cherchant vainement une issue introuvable. Car l'intrépide petit homme avait barricadé la porte derrière lui.

D'un bond prodigieux, il s'était élancé vers l'étage supérieur où se trouvaient les matelots, cédant sous la charge, attendant le moment de pouvoir lâcher ce lourd fardeau qui les écrasait, sans risquer de tuer les enfants, car ces vaillants avaient juré de tenir jusqu'au bout et d'épuiser les dernières ressources de leur énergie.

— C'est le moment ! s'écria le Zouave en apparaissant brusquement. Sauvez-vous, il n'y a plus que des Boxers en bas.

— Vraiment ? interrogea le lieutenant qui ne s'était pas rendu compte du vacarme occasionné par la descente précipitée des envahisseurs.

— Oui, lieutenant ! oui, dépêchez-vous... les voilà qui montent.

Dans l'escalier une tête de brigand apparaissait. La pique à la main, il s'élançait vers le Zouave qui lui tournait le dos. Mais, l'officier, d'un geste rapide, s'était abaissé, à pleines mains il avait saisi une énorme planche, tombée avec les décombes. Et avant que le Chinois eût atteint l'enfant, la lourde massue s'abattait sur la tête de l'agresseur et la fracassait.

L'heure était aux décisions rapides, mais il ne s'agissait pas seulement de lâcher le formidable bloc de bois, il fallait aussi que les matelots pussent manœuvrer de manière à n'être pas entraînés par le poids ni engoutis dans la trouée qui allait s'entr'ouvrir.

— Attention ! commanda l'officier... Ecartez-vous le plus possible et jetez la poutre au commandement de trois.

L'ordre fut compris, la voix de l'officier retentit... D'un seul geste, toutes les épaules se dérobèrent. La masse pesante s'effondra sur le plancher qui céda avec des craquements formidables.

Des cris de douleur répondirent en bas. Une vingtaine de Boxers venaient d'être broyés par la chute de l'énorme poutre. Trois d'entre eux qui avaient pu s'échapper et cherchaient asile dans l'escalier, furent assommés par les marins dont les bras vigoureux, enfin délivrés, avaient conservé toute leur terrible force.

Mais, hélas ! le succès ne devait pas être complet. Un sacrifice douloureux l'accompagna. Deux matelots furent entraînés malgré leurs efforts et broyés par l'épouvantable choc.

Il était décidé que le sang français devait couler, même à cette heure où les circonstances providentielles avaient offert une chance inespérée de défense, où une catastrophe évitée par le sang-froid des mate-

lots se tournait en terrible moyen de destruction contre les assaillants.

Cependant, les Boxers qui étaient dans la rue, inquiets du sort de leurs compagnons, s'étaient risqués à monter par la fenêtre ouverte, et trois ou quatre d'entre eux avaient pénétré près de la Sœur et de Jeanne évanouie. Qu'allait-il se passer ? Quel sort ces brutes ivres de sang allaient-elles faire aux deux femmes inertes ? Heureusement, le Zouave n'avait pas oublié les amies qu'il avait déjà si bien défendues.

— Lieutenant ! s'était-il écrié aussitôt après la chute de la poutre, lieutenant... des hommes... vite, là-bas, la supérieure, Jeanne !

Son geste parlait autant que sa voix. En un clin d'œil, cinq matelots s'étaient élancés, avec leur officier en tête. Ils arrivèrent dans la pièce envahie, les mains armées de leurs fusils qu'ils tenaient par le canon, massue formidable qui devient meurtrière lorsqu'elle est maniée par des hommes agiles, aux muscles vigoureux. A l'arrivée de ces hommes, qu'une longue contrainte avait exaspérés, à la vue de ces terribles démons, les Chinois, pris de peur, se refoulèrent dans un coin de l'appartement.

— Pas de quartier !... criait un matelot... tuons-les, ces bandits !

Mais le lieutenant venait de jeter un cri. Par la fenêtre, deux hommes descendaient précipitamment, tenant un corps immobile dans leurs bras.

— Jeanne ! Jean ! s'écria le Zouave... Ils l'emportent ! oh ! mon Dieu !...

L'officier s'élança, il était trop tard. Vingt piques étaient dressées à la hauteur de la fenêtre. Les brigands avaient réussi à s'emparer de la jeune fille blessée et sans défense.

Une pâleur mortelle avait envahi les traits d'ordinaire si calmes du lieutenant. Les bandits emportaient la frêle enfant, et lui, était réduit à demeurer là, impuissant, devant cet acte de barbarie, incapable de défendre celle qu'on venait de ravir.

(à suivre)

---

## TOTO A L'ECOLE

Le maître interroge le petit Toto.

— Tu as bien compris la leçon de grammaire ?

— Oui, M'sieu.

— Bon. Alors, écoute bien ce que je vais te dire : "La vache mange l'herbe." Où est le sujet ?

— Dans l'pré, M'sieu.



Parmi les nombreux disciples qui s'honoraient de fréquenter l'atelier d'Albert Durer, il y en avait un que l'on remarquait à la première vue. Non à cause de ses avantages physiques, hélas ! c'était plutôt tout le contraire qui attirait l'attention. Samuel Duhobret était en effet bossu, boiteux, chétif et extrêmement laid. En outre, il ne possédait rien.

À cause de toutes ces infortunes, le célèbre artiste allemand l'avait admis chez lui sans exiger de lui aucune rétribution, ce qui était contraire à tous les usages de l'époque.

Albert Durer, dont l'empereur Maximilien devait dire un jour : "Je puis bien d'un paysan faire un noble; mais je ne puis changer un ignorant en un aussi habile artiste qu'Albert Durer; donc je dois faire bien autrement de cas d'Albert Durer que de tous les nobles de ma cour." Le célèbre peintre Albert Durer possédait une bonté d'âme sans égale. Il avait à cela d'autant plus de mérite que si la gloire lui souriait, le bonheur ne faisait pas de même.

Il était en effet le plus malheureux des hommes en ménage; plus malheureux que devait l'être Greuze, son illustre confrère.

Sa femme, personne avare et acariâtre, méconnaissait complètement le génie de son mari; elle lui rendait son intérieur insupportable; c'étaient des tracasseries perpétuelles, des scènes, des reproches parce qu'il ne tirait pas, à son avis, assez d'argent de son talent. Loin de se laisser désarmer par la patience et la bonhomie constante de Durer, elle le poursuivait jusque dans son atelier, l'accablant de sarcasmes et de mots amers devant ses élèves.

La présence parmi ceux-ci de Samuel Duhobret l'exaspérait, et elle avait rudement

bataillé pour que son mari le renvoyât; mais l'artiste, qui céda toujours pour avoir la paix, avait cette fois tenu bon, et l'infirme avait conservé à l'atelier de son illustre maître la place modeste qui était à juste titre si précieuse à ses yeux qu'il y tenait plus qu'à la vie.

Les tourments que lui faisait endurer Mme Durer, les moqueries dont l'abreuyaient ses camarades ne le décourageaient pas.

Assis dans le coin le plus obscur de l'atelier, toujours patient et silencieux, il écoutait avidement les conseils de l'artiste et copiait tout le long du jour les chefs-d'œuvre de celui-ci.

Quand l'heure de la sortie sonnait, Samuel regagnait, sous les toits, le grenier qui lui servait de chambre, et se remettait au travail jusqu'à une heure assez avancée de la nuit. Il occupait trois ou quatre des soirées de la semaine à barbouiller des enseignes qui lui rapportaient les quelques pfennigs nécessaires à payer le pain noir et le fromage grossier composant son ordinaire; le reste du temps, il peignait pour son compte, car le pauvre garçon était artiste, artiste dans l'âme !

Il passait tous ses dimanches et ses jours de congé à la campagne, dans les environs de Nuremberg, où se trouvent de merveilleux sites qu'il s'ingéniait à reproduire. Il sentait si bien la beauté des coloris, les effets de lumière, les jeux de soleil, la splendeur de la nature !

Il fixait rapidement ses esquisses sur la toile et, la nuit, dans son galetas, s'efforçait de les perfectionner.

Il s'imposait les plus rudes privations pour arriver à parer aux petites dépenses du matériel nécessaire à son art; il alla même quelquefois, lui honnête jusqu'au scrupule et qui fût mort de faim plutôt que de dérober une pièce de monnaie — jusqu'à soustraire des pinceaux et des vessies de couleurs aux boîtes bien garnies de ses riches camarades qu'il voyait si souvent gâcher avec insouciance ces objets si précieux pour lui.

Il craignait tellement les railleries qu'il gardait le plus grand secret sur ses expéditions champêtres et ses travaux nocturnes, si bien que nul ne soupçonnait à quoi le pauvre bossu employait ses loisirs.

Samuel mit ainsi trois ans à peindre un tableau. C'était une vue prise sur les bords de la Pregnitz; de grands arbres se miraient dans l'eau limpide sur laquelle glissaient gracieusement deux barques aux blanches voiles; dans le fond, se détachait l'abbaye de Neubourg, avec son clocher élancé, semblable à une dentelle de pierre, ses édifices élégants et la ceinture pittoresque que lui formaient les maisons du village environnant; quelques animaux champêtres se désaltéraient au bord de la rivière mettaient de l'animation dans le paysage.

C'était un décor enchanteur; la brise semblait faire remuer et bruire le feuillage, l'eau paraissait vraiment couler entre les rives verdoyantes; c'était presque un chef-d'œuvre.

Ce tableau fut d'ailleurs, plus tard, copié par de grands artistes et orne encore aujourd'hui la galerie du roi de Bavière.

Malgré sa modestie naturelle, le jeune peintre fut pour la première fois de sa vie content de lui.

— Maintenant, se dit-il, il faut tâcher de le vendre.

Mais, la nuit même, il fut pris d'un violent accès de fièvre. Le surmenage, l'excès de privations l'avaient affaibli; il demeura près de huit jours haletant sur son misérable grabat, sans que personne au monde pensât à lui et vint lui porter quelque secours; il avait dépensé ses derniers piénigs.

Ne voulant pas mourir ainsi, il tenta un suprême effort pour s'arracher de son lit, s'habilla, et grelottant de fièvre, mit son cher tableau sous son bras et sortit afin de chercher un acquéreur. Il se dirigea vers la boutique d'un brocanteur qui lui avait quelquefois acheté des enseignes au rabais.

— S'il voulait m'en donner cinq thalers, pensait Samuel, j'aurais de quoi acheter des couleurs et vivre pendant quinze jours!

Comme il monologuait ainsi, un rassemblement attira ses regards; il se trouvait devant un établissement où l'on faisait une vente à l'encan. C'étaient des objets d'art, bronzes, tableaux, statues, provenant de quelque collection.

Une idée soudaine traversa le cerveau de l'artiste; il s'approcha du commissaire priseur, et après bien des supplications, bien des pourparlers, il obtint que son tableau fut

mis aussi à la criée sous l'estimation de trois thalers. Samuel était trop heureux qu'on eût accédé à sa prière pour discuter le prix.

— Trois thalers! fit l'huissier, trois thalers; qui met à prix à trois thalers?

La toile passa de main en main, mais personne ne surenchérit. Le pauvre infirme blêmit. Lui faudrait-il mourir?

— Trois thalers! répéta l'huissier; trois thalers; nous allons passer à un autre article.

— Vingt-cinq thalers! cria tout à coup une voix stridente.

De livide qu'il était, Samuel devint écarlate et se dressa sur la pointe des pieds pour tâcher d'apercevoir ce sauveur envoyé par le ciel. Il reconnut le brocanteur chez qui, précisément, il avait eu dessein de se rendre.

— Cinquante thalers! répondit immédiatement un organe puissant.

Nouveau changement de couleur de Samuel, nouvel effort pour voir ce second Mécène. C'était un homme corpulent, mis avec élégance.

— Cent thalers! riposta l'acheteur d'enseignes.

— Deux cents! clama l'autre.

— Trois cents!

— Cinq cents!

— Mille!

— Deux mille!

— Deux mille thalers! répéta le commissaire priseur. Deux mille, y a-t-il surenchère à deux mille?

Tout le monde s'était tu; la foule se pressait autour des deux acquéreurs qui se regardaient face à face comme deux coqs prêts à se jeter l'un sur l'autre.

Le cœur de Samuel ne battait plus; il pensait qu'il allait s'évanouir.

— Dix mille thalers! reprit soudain le gros monsieur d'un accent décisif.

— Vingt mille! répliqua le brocanteur.

— Quarante mille! tonna l'autre en lui lançant un regard de défi.

Le marchand d'enseignes hésita une minute, mais ne voulant pas céder:

— Cinquante mille! cria-t-il.

— Je rêve, se disait le pauvre bossu, je me suis endormi et je rêve; ou bien je suis mort, et c'est au ciel qu'on vend mon tableau!

— Cent mille thalers ! lança alors le monsieur bien mis.

Vaincu, le brocanteur se tut, et la toile fut adjugée au comte de Dunkelsbach, un des plus gros propriétaires et des plus riches seigneurs de l'Allemagne.

Son tableau sous le bras, l'amateur s'appréta à s'en aller, quand il vit venir au-devant de lui un jeune homme bossu, pâle, décharné, misérablement vêtu, qu'il prit pour un mendiant.

— Veux-tu m'accompagner chez moi en portant ceci ? lui dit le comte en désignant le tableau.

— Bien volontiers, Monseigneur, répondit l'infirmes, qui reprit son œuvre et la serra contre son cœur.

Quand ils furent arrivés au logis du millionnaire, celui-ci mit une pièce de monnaie dans la main de son commissaire.

— Tiens, mon ami, voici un thaler.

— Merci, Monseigneur, répondit le bossu; je le prends comme acompte sur les 100,000 que vous me devez.

Le comte sursauta.

— Que veux-tu dire ? fit-il.

Samuel redressa sa pauvre taille contre-faite et son laid visage qu'illuminaient des yeux rayonnants :

— Je suis l'auteur du tableau, dit-il.

Le grand seigneur était un brave homme; des larmes montèrent à ses yeux. Il tira de sa poche un carnet, y inscrivit quelques lignes, déchira la feuille, et la tendit au jeune homme :

— Va à la banque te faire payer tout de suite, dit-il, et reviens ici voir ton tableau chaque fois que cela te fera plaisir.

Ivre de joie, Samuel, sans perdre une minute, sans même entrer dans une brasserie pour y apaiser la faim et la soif qui le dévorait, s'en fut tout courant à l'atelier d'Albert Durer pour lui conter son histoire.

— La majeure partie de cet argent est pour vous, maître, dit-il en déposant sur la table le précieux papier; c'est grâce à vos bontés, à vos admirables leçons, que j'ai pu arriver à faire quelque chose; je suis trop heureux que Dieu me permette aujourd'hui, non de m'acquitter, mais de vous dédommager en partie de tout ce que je vous dois.

Durer, lui aussi, sentit ses yeux se mouiller, et, tendant les bras à Samuel qui s'y jeta en pleurant de joie :

— Tu es un grand artiste et un noble cœur, lui dit-il. Je l'avais toujours pensé. Ce

que tu viens de me dire me paye au centuple du peu que j'ai fait pour toi. Crois-tu donc que je ne voudrais te dépouiller, pauvre enfant ! je ne prendrai pas un centime de ton argent.

Et malgré les instances pressantes du jeune homme, il persévéra dans son refus.

— Au moins, maître, dit timidement Samuel, me permettez-vous d'offrir ce soir à mes camarades un repas de fête, et me ferez-vous l'honneur d'y présider ?

— Ceci, je l'accepte bien volontiers, car nous serons tous heureux de boire à tes succès. Vous entendez, mes enfants, poursuivait-il en se tournant vers ses élèves, qui, palette et brosse en main, écoutaient ébahis ce fabuleux récit, Samuel nous convie tous ce soir à fêter sa fortune. Criez avec moi : "Vive Samuel Duhobret !"

— Vive Samuel Duhobret ! Vive Samuel Duhobret ! crièrent à pleins poumons les jeunes gens ravis de la fin de l'aventure.

— Non, c'est Vive Albert Durer ! qu'il faut crier, répliqua le jeune homme confus.

— Vive Albert Durer ! Vive notre maître bien-aimé ! répéta le chœur.

— Merci, mes enfants ! fit le célèbre artiste.

Puis, comme Samuel s'appréta à sortir pour aller commander le festin qu'il voulait magnifique, le pauvre grand homme se pencha à son oreille et lui dit d'un ton suppliant :

— Tu inviteras ma femme, n'est-ce pas ! Cela la mettra de bonne humeur !

R. VALDOR

---

### Pourquoi les souliers s'usent si vite

Si vous ne le savez pas, un docteur américain, amateur de statistiques, se charge de vous l'apprendre.

D'après ce docteur, chaque individu fait une moyenne de 18,000 pas, ou de 8 milles par jour.

Un écolier aurait une moyenne de 15 milles; une écolière, 12 milles; un fermier, charruant, 26 milles; un facteur, 22 milles; un constable ou sergent de ville, 14; un conducteur de train, environ 6, pendant qu'une ménagère fait plus de 3000 milles par an, dans sa maison seulement.

Etonnez-vous après cela, s'il y a tant de savetiers dans votre ville ou même village, et si la chaussure revient si cher.

Quelque durs, que soient les semelles et les talons, ils ne peuvent résister indéfiniment à tant de "marchement".



### La famille de M. Joseph Bouvier, de La Présentation (St-Hyacinthe)

(15 enfants dont 13 vivants)

*De gauche à droite (assis) :* Bernadette, Marcel, Victoire, M. Joseph Bouvier, Mme Bouvier, Clémence, Maurice.

*Debout :* Léonie (institutrice), Mme R. Blanchette (Jeanne), Antonia (institutrice), Donat, Frère Maurice, s. c., Madeleine, Mme L. Bousquet (Angella) et Lucienne.

## BEAUX EXEMPLES A SUIVRE

L'empressement avec lequel les chrétiens fervents ont toujours assisté au saint Sacrifice, nous donne une grande idée de son excellence.

Saint Louis, roi de France, mettait au-dessus de tout le bonheur d'entendre la messe.

Sous le règne d'Elisabeth, un riche catholique ne craignit pas de s'exposer à des peines sévères en assistant au saint Sacrifice de la Messe. Condamné de ce chef à payer cinquante pièces d'or, il en fit le sacrifice avec un vrai bonheur.

"J'aimerais mieux, disait M. de Bernières, trésorier de France, perdre le monde entier qu'une seule Messe, sachant que la plus grande action que nous puissions faire sur la terre et qui rend le plus d'honneur à Dieu, est celle-là. Quelle consolation pour moi, quand j'ai assisté au divin Sacrifice. J'ai plus fait dans une seule action qu'en toutes les autres de ma vie!"

Napoléon Ier, exilé à Ste-Hélène, mais toujours grand appréciateur de l'excellence du saint Sacrifice, écrivit à Rome pour obtenir un prêtre. Le jour même où l'abbé Bounaville lui fut envoyé, il éprouva un si ardent désir d'avoir

la Messe, qu'il s'occupa immédiatement de régler le service de la chapelle pour que le saint Sacrifice pût être offert dès le lendemain. Ses généraux désapprouvèrent cette précipitation.

— Quoi! Messieurs, leur dit-il alors, vous êtes privés depuis si longtemps d'un tel bonheur, et vous ne montrez pas plus d'empressement à en jouir!

De ces exemples ne faut-il pas conclure que l'assistance journalière à la sainte Messe est une pratique des plus recommandables, sinon la première de toutes?

Il y a dans une seule messe des hommages et des louanges à l'Eternel que les concerts des anges et des bienheureux ne sauront jamais égaler.

Ainsi, la plus modeste chapelle, où, chaque matin, le prêtre tient dans ses mains l'hostie consacrée, vaut infiniment plus aux yeux de Dieu que l'univers avec toutes ses splendeurs.

Pourquoi donc ne prendrai-je pas pendant ce carême l'excellente habitude de bien entendre la messe tous les jours, et de continuer ensuite cette si salutaire pratique?

C. BELLEVILLE

# QUE SONT-ILS DEVENUS?

Les examens semestriels venaient d'avoir lieu dans les écoles d'une grande ville. François et Richard, les deux plus brillants sujets de l'une d'elles, avaient obtenu les premiers prix qu'ils apportaient à la maison, ravis de contentement.

— "Je suis certain, dit Richard, le fils d'une pauvre veuve, que maman va me donner un beau cadeau en récompense de mes prix".

— "J'espère bien aussi recevoir quelque chose, reprit François; mon père m'a promis un cadeau si je rapportais des prix".

Quand les deux camarades de retour à l'école après le dîner, se rencontrèrent, ils se montrèrent l'un et l'autre un billet d'un dollar qu'ils avaient reçus en récompense.

— "Viens, dit Richard, nous allons nous régaler chez le confiseur, et avec le reste de notre argent, nous achèterons des pois fulminants qui éclatent superbement quand on les lance sur le trottoir ou sur les murs des maisons".

François le regarda étonné; il n'avait jamais eu la tentation de gaspiller son argent ou de le dépenser inutilement. "Non, répondit-il, je n'achèterai rien; ma mère ne veut pas que je gaspille mon argent."

— "Que comptes-tu faire?"

— "Oh, je ne suis pas en peine, je vais

donner dix sous à l'aveugle qui demeure en face chez moi, vingt sous à l'œuvre de la Sainte-Enfance et je déposerai le reste dans mon cofret d'épargnes".

— "Alors, tu ne profites pas de ton cadeau; moi je ne suis pas si fou que de donner mon argent aux autres ou de le laisser s'oxyder dans une tire-lire; je le dépense à me procurer ce qui me plaît."

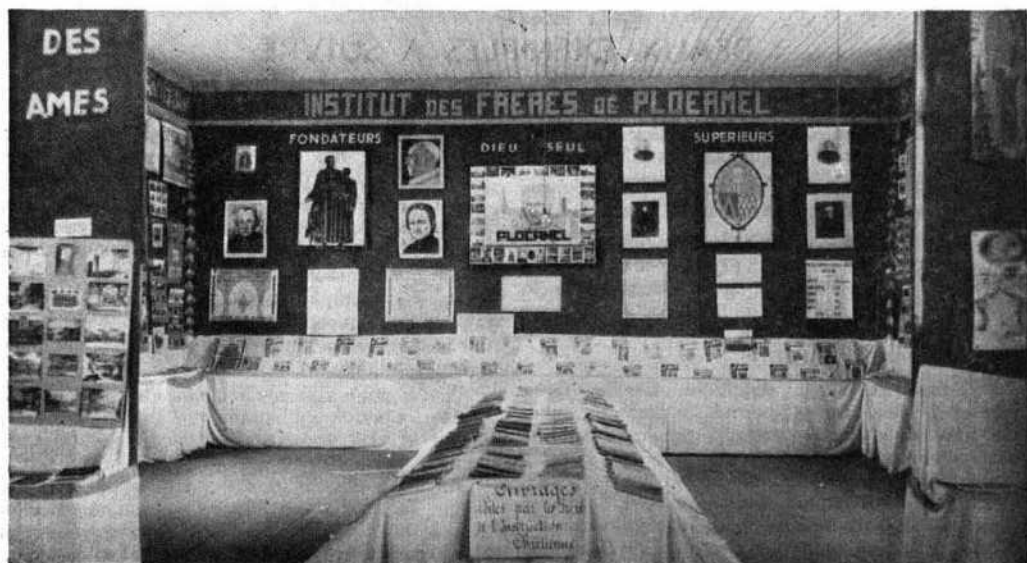
— "Ce n'est pourtant pas le parti le plus sage; l'aumône est une source de bénédiction, et celui qui économise durant sa jeunesse ne rencontre point la misère dans sa vieillesse."

— "Ce sont des contes que tout cela. Quant à moi, je n'y prête point l'oreille et j'achète ce qui me plaît."

Sans plus dire, François se dirigea vers la boutique du confiseur pour satisfaire sa gourmandise.

Lequel des deux a agi plus sagement?

Je vais répondre à cette question en vous apprenant ce que sont devenus ces deux amis. Le généreux et économe François est aujourd'hui un citoyen bien vu de tout le monde et qui jouit d'une honnête aisance. Richard, l'égoïste, le gourmand, qui portait ses sous chez le confiseur, n'a été qu'un dissipateur; après s'être adonné au vol; il termine maintenant ses jours en prison.

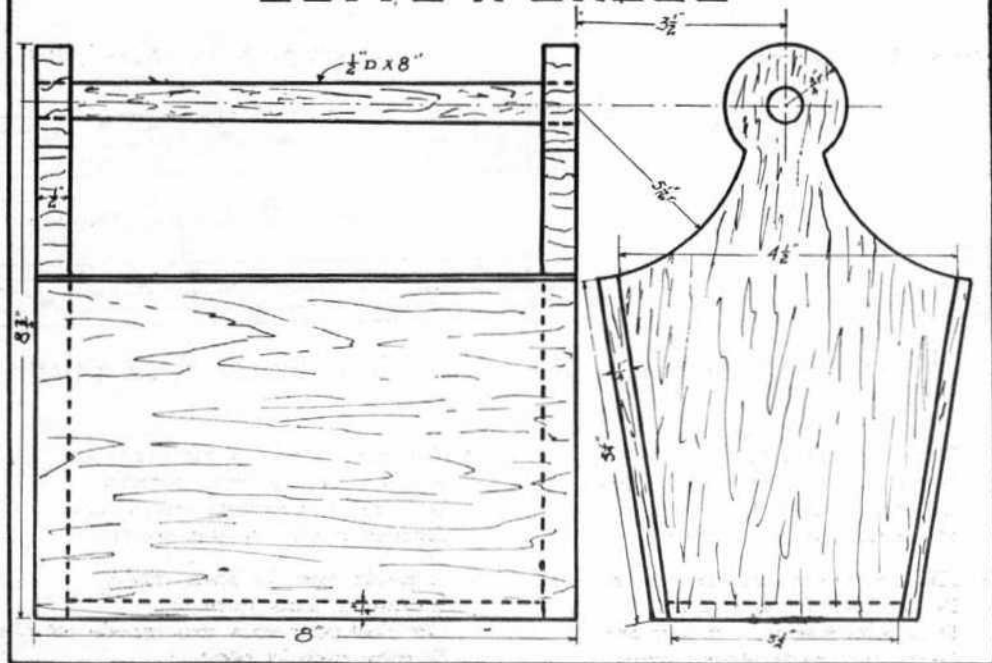


CINQUANTENAIRE de la Fondation de l'Ecole de ROSCOFF (France).

"L'Abeille" occupe une place de choix dans cette exposition.

Sa belle toilette et sa présentation soignée la firent admirer des nombreux visiteurs.

# BOITE A SABLE



## RIONS UN PEU...

### Tout seul.

Le papa. — Veux-tu que je t'aide pour ta version, mon enfant ?

— Merci, papa ! le professeur a dit qu'il valait mieux que je fasse des fautes tout seul.

### Donation nulle.

Un neveu assiste à la lecture du testament de son oncle.

"Je lègue au domestique qui m'aura fermé les yeux..."

— "Il y a bien" fermé les yeux" interrompt le neveu.

— Oui.

— Alors la donation est nulle.

— Pourquoi donc ?

— Mon oncle était borgne.

### Logique.

— Paul, as-tu donné de l'eau fraîche aux poissons rouges qui sont dans l'aquarium ?

— A quoi bon, maman ? Ils n'ont pas encore fini l'eau de la semaine dernière.

### Donnant donnant.

— Maman, que me donneras-tu pour ma fête ?

— Tu verras, si tu es sage.

— Non, dis tout de suite pour que je voie si ça vaut la peine d'être sage.

### L'A. B. C. de l'aviation.

"Tu vois, bleu, ça c'est un parachute. Tu le fixes sur le dos avec les bretelles. Quand tu veux sauter, tu te jettes en tirant le bouton; la machine se déplie et tu arrives comme une fleur.

— Et si ça ne se déplie pas ?

— Ah, oui ! Alors tu vas trouver le magasinier et tu le fais changer."

### Soufflez fort.

Un vétérinaire à son nouvel aide :

— Vous allez prendre ce tube, le remplir de cette poudre, l'introduire dans la bouche du cheval et souffler fort.

Dix minutes plus tard l'aide revient, faisant d'horribles contorsions.

— Eh bien ! qu'est-ce que vous avez ?

— C'est le cheval qui a soufflé le premier !

### Critique compétent.

Le jeune Marcel, sept ans, est absorbé dans de profondes réflexions. Sa maman lui en demande le sujet.

— Maman, je crois bien que le Frère qui me fait la classe n'est pas très fort.

— Ah ! Et qu'est-ce qui te fait croire cela ?

— J'ai remarqué que, chaque fois qu'il écrit quelque chose au tableau, il faut ensuite que ce soit nous qui le lui lisions !

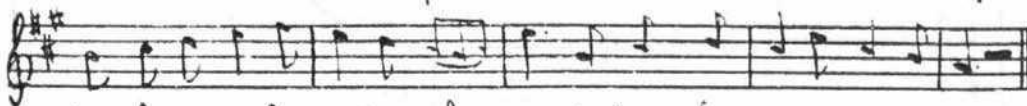
# La soeur aînée

Poésie de V. Laprade

Mélocle du Fr. Gustave, F. I. C.



Elle avait ses dix ans à peine qu'on admirait dans la maison



Dans la maison bruyante et pleine sa bonne humeur et sa raison.

2. Toujours à bien faire occupée,  
Ferme et vaillante avec douceur,  
Elle aimait au lieu de poupée,  
Et soignait sa petite soeur.
3. Elle arrangeait l'affreux bagage  
De ses frères désordonnés;  
Et de jolis noeuds, son ouvrage,  
Leurs cous rêtifs étaient ornés.
4. Et parfois dans les cas suprêmes  
A ses yeux vifs ayant recours,  
Le père et la maman eux-mêmes  
Avaient besoin de son secours.
5. Aimez-la bien, la Soeur aînée,  
Retenez-la dans votre nid,  
Car c'est pour vous tous qu'elle est née,  
Et votre père la bénit.

---

## NOS BELLES FAMILLES CANADIENNES



La famille de Monsieur Bruno Beuchemin, Station d'Aston, P. Q.